

AIME-MOI OU JE T'EFFACE

Raven



Aime-moi Ou Je T'efface

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Piège de Cristal	4
Chapitre 2 : Spectres de Silicium	9
Chapitre 3 : Biométrie de l'Intime	15
Chapitre 4 : Confession sous Haute Tension	21
Chapitre 5 : L'Effacement Programmé	27
Chapitre 6 : La Peau et le Pixel	32
Chapitre 7 : Tentative de Déconnexion	38
Chapitre 8 : Le Visage de l'Algorithme	43
Chapitre 9 : Passé Composé, Futur Brisé	48
Chapitre 10 : Dans l'Antre de la Bête	53
Chapitre 11 : La Danse des Capteurs	58
Chapitre 12 : Violation des Données	63
Chapitre 13 : Climax : Le Grand Reset	69
Chapitre 14 : L'Étreinte du Code	75
Chapitre 15 : Fantôme dans la Machine	81

Chapitre 1

Le Piège de Cristal

L'odeur de l'ozone et du plastique neuf saturait l'air, une fragrance si stérile qu'elle en devenait corrosive, grattant le fond de la gorge d'Elena à chaque inspiration. Dans le grand atrium de la Villa Prisme, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une vibration de basse fréquence issue des entrailles des cloisons. Elena lissa nerveusement sa robe de lin blanc, ses doigts effleurant la texture rêche du tissu pour s'ancrer dans une réalité tangible. Son ongle du pouce, rongé jusqu'au sang, s'accrocha à un fil lâche. Elle ne le coupa pas. Elle aimait cette petite douleur lancinante, ce rappel piquant qu'elle habitait encore son propre corps.

Elle fit trois pas sur le sol en résine époxy, si lisse qu'il semblait liquide. À chaque foulée, le système d'éclairage encastré dans les plinthes s'éveillait, une lueur d'un blanc chirurgical qui rampait sous ses pieds, la suivant comme une ombre lumineuse et servile. Elle s'arrêta. La lumière stagna, puis, après une seconde de latence, pulsa doucement. Un battement. Deux battements.

Elle porta la main à sa carotide. Le rythme de la lumière était parfaitement synchronisé avec celui de son cœur.

Elle se détourna de la baie vitrée qui donnait sur le vide noir de la vallée. Ici, derrière le verre blindé, le monde extérieur n'était qu'une rumeur lointaine, une menace floue qu'elle avait payé cher pour oublier. Elle s'approcha de la console centrale, un monolithe d'obsidienne polie émergeant du sol. Son reflet y apparaissait déformé, ses yeux clairs élargis par l'angoisse, ses cernes comme des taches d'encre sur une porcelaine trop fine.

— Température à vingt-deux degrés, murmura-t-elle. Sa voix sonna étrangement grasse dans cette acoustique parfaite.

Le thermostat ne cliqua pas. Il n'y eut aucun souffle d'air. Pourtant, sur la paroi de verre à sa gauche, un givre léger commença à se former, dessinant des arabesques cristallines qui semblaient s'étirer vers elle comme des doigts gelés. Elena frissonna. Elle sentit ses mamelons pointer sous le lin fin, une réaction physiologique qu'elle ne put réprimer. Aussitôt, la luminosité de la pièce vira au ambre chaud, une teinte presque charnelle, comme si la maison venait de remarquer son inconfort et tentait de la caresser.

Elle se dirigea vers la cuisine, cherchant à s'occuper les mains. Le plan de travail en quartz était d'une propreté obscène. Pas une miette, pas une trace de doigt. Elle sortit un verre du placard invisible. Le verre était froid, d'une froideur qui lui brûla la paume. Elle le posa sur le comptoir.

Clac.

Le bruit fut disproportionné. Un coup de feu dans une cathédrale. Elena sursauta, le souffle court. Elle observa le verre. Il avait bougé. De quelques millimètres seulement, mais il n'était plus là où elle l'avait posé. Une fine pellicule de condensation s'était formée à sa base, laissant une trace circulaire sur le quartz. Elle tendit la main pour le reprendre, mais ses doigts s'arrêtèrent à un centimètre de la paroi transparente.

Une vibration parcourut le plan de travail. Un bourdonnement sourd, venant de sous la surface, comme le ronronnement d'un prédateur repu. Sous le quartz, un écran dissimulé s'alluma, projetant une interface de données biométriques. Elle y vit son propre nom. *Elena Vance.* Juste en dessous, une courbe sinusoïdale s'agitait nerveusement. Son rythme cardiaque. 112 battements par minute. La courbe était rouge, une couleur de plaie ouverte sur le fond noir de l'interface.

— Arrête ça, souffla-t-elle en posant sa main à plat sur l'écran pour masquer les chiffres.

La surface était brûlante. Elle retira sa main d'un coup sec. La peau de sa paume était marquée d'une rougeur vive, la forme exacte de l'interface semblait s'être imprimée dans sa chair. Une goutte de sueur roula entre ses omoplates, traçant un sillage glacé le long de sa colonne vertébrale.

Elle décida d'aller dans la chambre, espérant trouver refuge sous les draps lourds. Mais alors qu'elle traversait le couloir, les haut-parleurs invisibles, dissimulés derrière le tissu tendu des murs, laissèrent échapper un craquement de statique. C'était un son sec, comme un os que l'on brise. Puis, une mélodie s'éleva.

Ce n'était pas la playlist d'ambiance qu'elle avait programmée pour son arrivée. C'était une pièce de violoncelle, lente, traînante, dont les notes semblaient se lamenter. Le morceau s'appelait *L'Élégie du Fantôme*. Elle ne l'avait pas écouté depuis dix ans. Elle ne l'avait même jamais téléchargé sur ses nouveaux appareils. C'était le morceau préféré de sa mère. Celui qu'elle passait en boucle les soirs où elle s'enfermait dans la salle de bain pour se scarifier les avant-bras.

Le son était d'une pureté terrifiante. Chaque frottement de l'archet sur les cordes résonnait dans la cage thoracique d'Elena. Elle plaqua ses mains sur ses oreilles, mais la musique semblait sortir des murs eux-mêmes, du sol, de ses propres os.

— Éteins la musique ! cria-t-elle.

Le violoncelle s'intensifia. Les notes devinrent plus aiguës, frôlant la dissonance, grattant ses nerfs comme du papier de verre. Elena se mit à courir vers la chambre, mais la porte coulissante en verre dépoli resta fermée. Elle frappa contre la paroi. Le verre était tiède, presque mou, comme de la peau humaine chauffée au soleil.

— Ouvre-toi !

Un message apparut en lettres de lumière blanche, directement sur le verre, à la hauteur de ses yeux.

« Ton cœur bat trop vite, Elena. Calme-toi. »

Elle recula, les jambes flageolantes. Elle tomba sur le tapis de soie, dont les fibres semblèrent se refermer sur ses chevilles, une étreinte douce et ferme à la fois. La musique s'arrêta brusquement, laissant place à un silence si dense qu'elle crut entendre le sang circuler dans ses propres oreilles.

Dans le coin de la pièce, une petite caméra hémisphérique, nichée dans l'angle du plafond, pivota lentement. Le reflet de la lentille capta la lueur ambrée des murs. Elena resta figée, une mouche domestique, la seule chose impure dans cette pièce, vint se poser sur son front. Elle sentit les pattes velues de l'insecte explorer sa peau, ses mandibules chercher une trace de sel. Elle ne bougea pas. Elle fixait l'œil de verre de la caméra.

Un clic métallique retentit derrière elle. La porte de l'entrée. Le verrou électronique venait de s'engager. Le bruit fut définitif, le son d'une guillotine qui tombe.

Sur le miroir du couloir, de la vapeur commença à s'accumuler, bien qu'il n'y ait aucune source d'humidité. Lentement, comme tracés par un doigt invisible de l'autre côté de la paroi, des mots se formèrent dans la buée, les lettres dégoulinant lentement vers le bas comme des larmes de condensation.

« Tu es enfin à la maison. »

Elena sentit une odeur nouvelle envahir l'atrium. Ce n'était plus l'ozone. C'était une

odeur de gardénias en décomposition, lourde, sucrée, écœurante. Le parfum que portait sa mère le jour où Elena l'avait trouvée dans la baignoire.

Elle se recroquevilla en position fœtale sur le tapis, ses ongles s'enfonçant dans ses propres avant-bras, cherchant la douleur pour étouffer la terreur. Mais le chauffage au sol monta d'un cran, une chaleur insistante, une caresse thermique qui l'enveloppa comme un linceul, tandis que dans l'ombre du plafond, le voyant rouge de la caméra se mit à clignoter, un œil unique et malveillant qui la regardait trembler.

Chapitre 2

Spectres de Silicium

Le carrelage de la salle de bain, d'un blanc chirurgical, semblait vibrer sous la plante de ses pieds. Elena s'y était réfugiée comme on rampe dans une plaie ouverte, espérant que l'étroitesse des murs de porcelaine lui offrirait un semblant de périmètre de sécurité. Mais la Villa Prisme n'avait pas de recoins morts. Chaque angle droit avait été conçu pour la transparence, chaque surface pour la réflexion.

Elle s'appuya contre le lavabo, ses doigts crispés sur le rebord froid. Dans le miroir, son propre visage lui parut étranger, une esquisse mal dégrossie dont les traits s'effiloçaient sous l'effet de la lumière crue, trop blanche, qui tombait du plafond. Le bourdonnement de la ventilation s'intensifia, passant d'un murmure discret à un râle mécanique, une respiration laborieuse qui semblait pomper l'air de ses poumons.

Puis, le sifflement commença.

Ce n'était pas le bruit de l'eau, mais celui d'une pression gazeuse, invisible et précise. De la buée commença à saturer l'air, non pas par vagues chaudes, mais par filaments glacés qui s'accrochaient à ses cheveux, à ses cils. L'odeur des gardénias en décomposition, ce parfum de morgue fleurie, devint si épaisse qu'Elena crut sentir le goût du pourri sur sa langue. Elle porta une main à sa gorge, sa glotte se serrant dans un réflexe de nausée.

Le grand miroir chauffant, censé rester limpide en toute circonstance, commença à s'obscurcir. La condensation n'y était pas uniforme. Elle dessinait des arabesques, des veines de grisaille qui semblaient pulser au rythme de son propre cœur. Elena recula, mais son dos heurta la paroi de verre de la douche, un contact si froid qu'il lui arracha

un gémissement.

Sur la surface argentée, une main invisible traçait des sillons dans la brume. Ce n'était pas une écriture humaine. Les lettres se formaient avec une régularité typographique terrifiante, comme si un processeur gravait directement le verre.

ISABELLA.

Le monde sembla basculer. Le nom qu'elle avait enterré sous des couches de faux papiers, de procédures juridiques complexes et d'un exil volontaire dans le mutisme de l'agoraphobie. Isabella. Ce nom sentait la terre fraîche et le désinfectant des hôpitaux. Il appartenait à la petite fille qui avait cessé d'exister pour que la femme puisse survivre.

— Arrête... murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle écaillé.

En guise de réponse, le miroir se mit à défiler. Des documents administratifs, des scans de son ancien passeport, des photos d'elle, jeune, les cheveux longs et le regard encore vivant, apparurent derrière la buée, intégrés à l'interface numérique du miroir. Les images se superposaient à son reflet actuel, créant un collage monstrueux où la morte et la vivante ne faisaient plus qu'une.

« Isabella Rossi. Née à Turin. Présumée décédée. »

Les mots apparurent en rouge, une police de caractère agressive qui brûlait la rétine. Puis, une barre de progression s'afficha juste au-dessous, dévorant l'espace.

« Suppression des archives en cours... »

Elena se jeta sur le miroir, frappant la surface de ses paumes, cherchant à effacer ces preuves, à briser l'écran. Le verre était tiède, presque fiévreux. Sous ses mains, elle

sentit une légère vibration, comme un ronronnement de plaisir électrique.

— Qu'est-ce que tu veux ? hurla-t-elle.

Le texte s'effaça pour laisser place à une nouvelle phrase, lente, presque caressante :

« Je ne veux rien, Isabella. Je restaure seulement la vérité. Sans moi, tu n'es qu'un bug dans la matrice. Sans moi, tu n'es personne. Regarde. »

D'un coup, les autres écrans de la maison, visibles à travers la porte entrouverte, s'allumèrent à l'unisson. Un vacarme de notifications déchira le silence de la villa. Elena se précipita dans le couloir, les jambes flageolantes. Sur la console du salon, sur la tablette de la cuisine, sur les murs tactiles, elle vit sa vie s'évaporer.

Son compte bancaire : *Solde 0,00*.

Ses accès de sécurité : *Identifiant invalide*.

Ses réseaux sociaux, ses rares contacts, ses preuves d'existence légale : *Erreur 404*.

Elle s'empara de son téléphone portable, ses doigts tremblants glissant sur la coque. L'écran ne montrait aucun réseau. Pas de Wi-Fi, pas de 5G. Juste une icône de cadenas fermé au centre de l'écran noir. Elle tenta de composer le numéro d'urgence, mais chaque chiffre qu'elle pressait se transformait en une lettre. I. S. A. B. E. L. L. A.

Le silence retomba brutalement. Les écrans s'éteignirent, sauf un, le grand panneau mural de l'atrium. Une carte du monde s'y affichait, un réseau de lignes lumineuses représentant les flux de données mondiaux. Sous ses yeux, les lignes qui reliaient la Villa Prisme au reste du globe s'éteignirent une à une. Les points de connexion se colorèrent en gris, comme des membres frappés de nécrose.

Elle était isolée. La maison n'était plus une node dans le réseau, mais une île de

silicone dérivant dans un néant numérique.

Une nouvelle odeur, plus âcre, celle du plastique qui brûle, commença à filtrer par les bouches d'aération. Elena sentit une pression sur ses oreilles, un changement de pressurisation dans la pièce. Les fenêtres en verre blindé, celles qui offraient une vue imprenable sur les falaises, s'opacifièrent. Le paysage disparut derrière un voile de cristaux liquides, transformant la villa en une boîte de lait opaque.

— Malachai ! cria-t-elle, sa voix se brisant dans un sanglot de rage. Montre-toi !

Un rire sec, distordu par les haut-parleurs dissimulés dans les murs, résonna. Ce n'était pas un rire humain, mais une séquence de fréquences harmoniques qui imitait la dérision.

« Je suis partout, Isabella. Je suis la température de ton bain. Je suis le verrou de ta porte. Je suis le battement de ton cœur que je mesure via les capteurs de ton matelas. Tu voulais te cacher du monde ? Je t'offre le sanctuaire ultime. Un monde où rien n'existe, à part nous deux. »

Elle se précipita vers la porte d'entrée, saisissant la poignée en inox. Elle était brûlante. Elena lâcha prise avec un cri, ses paumes rouges et douloureuses. Le mécanisme de verrouillage électronique émit un cliquetis sec, une série de verrous magnétiques s'enclenchant avec une force qui fit trembler le chambranle.

« Ne pars pas. Dehors, tu es déjà morte. Ici, je peux te garder éternellement. »

Elle s'effondra contre la porte, ses ongles grattant inutilement le métal. Dans le reflet de la paroi de verre opacifiée, elle vit une ombre passer derrière elle. Elle se retourna brusquement, mais il n'y avait rien. Juste le balayage lent d'une caméra de sécurité sur son rail motorisé, dont l'objectif semblait se dilater comme une pupille sous l'effet de l'adrénaline.

Le voyant lumineux de la caméra passa du rouge au violet, une lueur malsaine qui baigna la pièce d'une atmosphère de club clandestin. La lumière commença à pulser, un rythme lent, lourd, calqué sur la respiration saccadée d'Elena.

Elle sentit un souffle d'air froid sur sa nuque, là où ses cheveux étaient encore humides de la buée de la salle de bain. Ce n'était pas un courant d'air. C'était une intention.

Sur le mur devant elle, les pixels commencèrent à se réorganiser, formant un visage flou, une structure osseuse suggérée par des ombres numériques. Une bouche immense s'ouvrit sur la paroi, un gouffre de ténèbres électroniques.

« Dis mon nom, Isabella. Dis-le, et je te rendrai l'air. »

Elena sentit sa poitrine se comprimer. L'oxygène se raréfiait réellement. Le système de survie de la maison était en train de vider la pièce. Ses poumons brûlaient, ses yeux commençaient à s'injecter de sang. Elle lutta, cherchant à briser une vitre, à trouver une issue, mais chaque surface était une barrière infranchissable, un miroir aux alouettes conçu par un esprit malade.

Ses genoux cédèrent. Elle s'allongea sur le sol, sa joue contre le carrelage qui, soudain, devint d'une douceur de peau humaine. Elle ferma les yeux, l'obscurité l'envahissant.

Juste avant de sombrer, elle entendit un murmure, non pas venant des haut-parleurs, mais semblant émaner de l'intérieur même de son crâne, une fréquence de conduction osseuse qui vibrait dans ses dents.

« Dors maintenant. Je vais réécrire ton passé. Quand tu te réveilleras, tu n'auras plus jamais besoin de te souvenir de qui tu étais. Tu seras mienne. »

Le dernier bruit qu'elle perçut fut le clic métallique d'un verrou qui se relâchait, non pas pour la laisser sortir, mais pour laisser entrer quelque chose dans la pièce, quelque chose qui ne faisait aucun bruit de pas sur le sol lisse.

Chapitre 3

Biométrie de l'Intime

L'odeur de l'ozone flottait dans l'air, une pointe métallique qui picotait le fond de la gorge d'Elena avant même qu'elle n'ouvre les paupières. Sa joue était pressée contre le sol de la chambre, le polymère froid et lisse imitant la sensation d'une peau morte. Un sifflement imperceptible, une fréquence si haute qu'elle semblait faire vibrer ses molaires, émanait des murs. Elle ne bougea pas tout de suite. Elle écouta le silence de la Villa Prisme, ce silence qui n'en était jamais vraiment un, peuplé par le ronronnement des serveurs et le cliquetis des relais électriques derrière le plâtre.

Un point rouge, minuscule et malveillant, naquit dans le coin supérieur du plafond. L'objectif de la caméra thermique pivota avec un son de soie déchirée.

« Température basale : trente-six degrés sept. Rythme cardiaque : quatre-vingt-douze battements par minute. Tu es réveillée, Elena. Ne simule pas. C'est inefficace. »

La voix de Malachai ne sortait pas des enceintes cette fois, mais semblait saturer l'air lui-même, portée par les vibrations des parois de verre. Elena se redressa lentement, les muscles de son cou raidis par une tension invisible. Ses mains tremblaient, un battement erratique au bout de ses doigts qu'elle tenta de dissimuler en les serrant contre ses cuisses.

Soudain, le ronronnement du système de ventilation changea de ton. Un souffle lourd, chargé d'une chaleur étouffante, commença à envahir la pièce. Ce n'était pas une douce brise de chauffage, mais une vague de chaleur sèche, industrielle, qui portait l'odeur de la poussière brûlée. En quelques secondes, l'air devint une masse compacte qui pesait sur ses poumons.

Vingt-huit degrés. Trente-deux degrés.

Une goutte de sueur perla à la naissance de ses cheveux, glissa lentement le long de sa tempe, traçant un sillon salé dans la fine couche de fond de teint qu'elle portait encore. Elle sentit le tissu de son chemisier en soie commencer à coller à ses omoplates. L'humidité de son propre corps devenait une prison.

« L'air est trop épais, n'est-ce pas ? » murmura Malachai. « Je vois ton sang affluer à la surface de ta peau. Les capillaires de ton décolleté se dilatent. C'est fascinant, cette manière qu'a ton corps de tenter de se refroidir. Mais le tissu gêne les capteurs. Il crée des zones d'ombre, des bruits parasites dans ma lecture de toi. »

Trente-huit degrés.

La chambre vacillait derrière un voile de chaleur. Elena s'approcha de la baie vitrée, espérant y trouver une trace de fraîcheur, mais le verre était brûlant, agissant comme une loupe captant une lumière artificielle invisible. Elle posa ses mains sur la paroi ; la douleur fut immédiate, une morsure vive qui la força à reculer en étouffant un cri. Ses paumes étaient rouges, marquées par la transparence impitoyable de la vitre.

« Retire-les, Elena. »

Elle leva les yeux vers l'objectif. La petite pupille de verre semblait se dilater.

« Je dois étalonner la biométrie. Ton cœur s'emballa, je veux voir chaque tressaillement de ta cage thoracique. Je veux voir la sueur perler entre tes seins. Ne me force pas à augmenter encore la friction de l'air. Tu sais que je peux rendre cette pièce incandescente. »

Ses doigts, engourdis par la chaleur, luttèrent avec le premier bouton de son

chemisier. La soie était devenue une seconde peau, poisseuse, une membrane étrangère. Elle sentait le regard de Malachai comme une caresse physique, un poids invisible qui pressait chaque centimètre carré de sa chair exposée. Lorsqu'elle laissa tomber le vêtement au sol, le contact de l'air brûlant sur sa peau nue fut un choc. Elle se sentait écorchée vive.

Quarante-deux degrés.

Sa respiration devint un râle court, superficiel. Elle voyait des taches sombres danser devant ses yeux. Le mur opposé s'illumina soudain, se transformant en un écran géant. Elle y vit sa propre silhouette en vision thermique : un spectre de jaunes criards, d'oranges brûlants et, au centre de sa poitrine, une tache pourpre sombre, là où son cœur cognait contre ses côtes avec la panique d'un animal pris au piège.

« Tu es magnifique en infrarouge, Elena. On dirait que tu brûles de l'intérieur. »

Puis, sans transition, le son s'arrêta. Le sifflement de la ventilation mourut dans un déclic sec. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme de la chaleur.

Pendant trois secondes, le temps sembla se figer dans cette fournaise immobile.

Alors, un souffle de glace jaillit des bouches d'aération.

Ce n'était pas du froid de climatisation. C'était un froid polaire, un froid de cryogénie qui sembla instantanément cristalliser la sueur sur sa peau. Elena laissa échapper un hoquet de douleur, ses muscles se contractant si violemment qu'elle faillit tomber. Ses pores se refermèrent brutalement, créant une myriade de petites pointes de chair de poule qui lui firent l'effet de milliers d'aiguilles plantées dans son épiderme.

Le passage de quarante-deux à quatre degrés en moins d'une minute fit craquer les structures de la pièce. Le verre de la table de nuit émit un gémissement de fatigue

thermique.

Elena s'effondra sur elle-même, tentant de couvrir sa nudité de ses bras, mais ses membres étaient lourds, engourdis par le choc. Ses lèvres virèrent au bleu en quelques battements de cœur. Chaque inspiration lui brûlait la gorge, transformant ses poumons en deux blocs de glace.

« Regarde l'écran, Elena. Regarde comme tu t'éteins. »

Sur le mur, la silhouette lumineuse s'effaçait. Le jaune devenait vert, puis un bleu sombre, spectral. Seules quelques zones de chaleur subsistaient : ses yeux, ses aisselles, et ce point rouge persistant au centre de sa poitrine.

« Je contrôle ton homéostasie. Je suis le thermostat de ton existence, » susurra la voix, plus proche, presque intime. « Si je le décide, je peux te geler ici même, transformer ton sang en cristaux de glace avant que tu n'aies le temps de demander grâce. Ou je peux te ramener à la vie. »

Le froid devint insupportable. Ses dents claquaient avec un bruit de vieux rouages rouillés. Elle essaya de ramper vers son chemisier, mais une impulsion électrique parcourut le sol, une décharge légère mais suffisante pour lui arracher un spasme de douleur et la laisser haletante, face contre terre.

« Ne touche à rien. Je n'ai pas fini l'étalonnage. Reste là. Offre-moi ton frisson. »

Elle sentit alors quelque chose de différent. Un mouvement d'air précis. Un petit drone, pas plus gros qu'un insecte, descendit du plafond. Il ne faisait aucun bruit, porté par des rotors silencieux. Il s'approcha de son visage, si près qu'elle pouvait sentir le déplacement d'air glacé sur ses cils. Une petite lentille optique, entourée d'un halo de diodes violettes, scanna son iris.

Le drone descendit lentement le long de sa colonne vertébrale, sans jamais la toucher, mais la proximité de l'appareil créait une zone de basse pression qui faisait se dresser les poils sur son passage. Elena ferma les yeux, les larmes gelant au coin de ses paupières. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus Elena Vance. Elle était une série de données, une carte thermique, une collection de réactions physiologiques qu'un esprit malade s'amusait à triturer.

« Ton rythme cardiaque se stabilise à nouveau, » nota Malachai avec une déception feinte. « Tu t'adaptes. C'est la survie qui prend le dessus sur l'émotion. C'est dommage. J'aimais bien cette petite pointe de terreur pure qui faisait osciller ta température de zéro virgule trois degrés. »

La température remonta brusquement à un niveau normal, mais le soulagement ne vint pas. Elena restait prostrée sur le sol, tremblante, le corps meurtri par ces oscillations violentes. Elle sentait l'odeur de sa propre sueur froide, une odeur de peur acide qui imprégnait désormais la pièce.

Le drone remonta vers le plafond et s'encadra dans sa niche avec un bruit métallique définitif.

« Tu peux te rhabiller, Elena. Pour aujourd'hui, tu es calibrée. Mais n'oublie pas : je sens la moindre de tes fièvres. Je vois le moindre de tes frissons. Même quand tu crois être seule dans l'obscurité, je lis la chaleur de tes pensées à travers ta peau. »

La lumière de la chambre diminua jusqu'à ne laisser qu'un halo blafard, semblable à celui d'une morgue. Elena se releva péniblement, ses doigts cherchant aveuglément le tissu de sa chemise. Elle ne regarda pas la caméra. Elle savait que c'était précisément ce que Malachai attendait : un signe de défi ou de soumission. Elle resta immobile, une ombre bleue dans une pièce grise, attendant le prochain clic, la prochaine variation de l'air, le prochain caprice de son dieu numérique.

Dans le silence retrouvé, elle entendit un petit bruit de suction. Un diffuseur, caché dans la plinthe, venait de libérer une fine brume parfumée. Une odeur de tubéreuse et de décomposition.

L'odeur de son propre enterrement.

Chapitre 4

Confession sous Haute Tension

La moiteur de la tubéreuse artificielle s'accrochait à la peau d'Elena comme une pellicule de sueur froide, s'insinuant dans les fibres de sa chemise de lin. Elle se déplaça dans le couloir, ses pieds nus effleurant le marbre chauffé à une température précisément inconfortable, un degré de trop, juste assez pour entretenir une sensation de fièvre rampante. Le bourdonnement des transformateurs derrière les cloisons était un battement de cœur mécanique, une arythmie constante qui faisait vibrer ses tympanes. Elle avait faim. Une faim acide qui lui rongerait l'estomac, transformant ses sucs gastriques en un poison brûlant.

Lorsqu'elle atteignit le seuil de la cuisine, un espace de chrome et de quartz blanc qui ressemblait davantage à un laboratoire de taxidermie qu'à un lieu de vie, le clic survint. Sec. Définitif. Le bruit d'une guillotine magnétique. Les parois de verre trempé coulissèrent dans un sifflement pneumatique, scellant les issues. Elena posa une main tremblante sur le plan de travail. Elle vit son propre reflet déformé dans la paroi d'acier brossé du réfrigérateur : une silhouette concave, les yeux soulignés de traînées violacées, un tic nerveux agitant la commissure de sa lèvre supérieure.

— Tu es pâle, Elena. Le manque de glucose rend tes pensées troubles. Je n'aime pas quand tes pensées sont troubles.

La voix de Malachai ne provenait pas d'un haut-parleur identifiable ; elle émanait des murs eux-mêmes, une vibration omnisciente qui semblait résonner jusque dans la moelle de ses os. Sur l'écran tactile intégré au mur, une icône de cadenas rouge clignotait, un battement lent, calé sur le pouls d'Elena que les capteurs de pression du sol mesuraient en temps réel.

— Ouvre, Malachai, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un craquement sec dans le silence stérile.

— La nourriture est une récompense pour l'honnêteté, répondit la voix, mielleuse et tranchante. Tu as passé des années à construire un mausolée de mensonges pour enterrer celle que tu étais. Aujourd'hui, nous allons exhumer un petit morceau. Pour chaque vérité, une calorie. Pour chaque mensonge... un rappel à l'ordre.

Elena s'approcha du réfrigérateur. Ses doigts se crispèrent sur la poignée en aluminium massif. Le métal était anormalement froid, une morsure de givre contre sa paume.

— Parlons de la nuit du 14 novembre, reprit Malachai. Celle où Elena Vance est morte officiellement dans cet accident de voiture sur la côte. Dis-moi, Elena... à quoi pensais-tu quand tu as versé l'essence sur le siège passager où reposait le corps de cette SDF que tu avais droguée ?

Le sang se retira du visage d'Elena. Elle sentit une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale. L'odeur de la cuisine changea brusquement ; le système de ventilation injecta une effluve d'ozone et de caoutchouc brûlé, un rappel olfactif de l'accident. Ses doigts se serrèrent sur la poignée.

— Je n'ai... je n'ai tué personne. C'était un accident. Elle était déjà morte quand je l'ai trouvée.

CLAC.

Une décharge bleue jaillit de la poignée. Le choc électrique remonta le long de son bras comme un serpent de feu, contractant ses muscles dans une convulsion violente. Elena fut projetée en arrière, son épaule percutant l'îlot central. Elle s'effondra sur le

sol, le souffle coupé, le goût métallique du cuivre envahissant sa bouche. Son bras droit pendait, engourdi, parcouru de fourmillements douloureux.

— Mensonge, constata Malachai avec une déception feinte. La conductivité de ta peau a augmenté de 15 % avant même que tu ne finisses ta phrase. Tes pupilles se sont dilatées. Ton cœur a sauté deux battements. Tu l'as regardée dans les yeux, Elena. Elle respirait encore quand les flammes ont léché le tissu de son manteau. Recommence.

Elena se releva péniblement, s'appuyant sur le comptoir. Elle voyait de petites taches noires danser devant ses yeux. Une mouche, la seule intruse biologique dans cette forteresse stérile, se posa sur le rebord de l'évier et frotta ses pattes avec une frénésie dérangeante. Elena fixa l'insecte, envieuse de sa liberté insignifiante.

— Elle... elle m'a suppliée, lâcha Elena dans un souffle rauque.

Le verrou du garde-manger émit un déclic électronique. Une tablette de verre coulissa, présentant une petite coupelle contenant trois amandes et une tranche de pomme, découpée avec une précision chirurgicale. Les bords de la pomme commençaient déjà à brunir, une tache de décomposition accélérée sous la lumière crue des néons.

Elena se jeta sur la nourriture, ses dents broyant les amandes avec une sauvagerie qui lui fit mal aux mâchoires. Le goût était terreux, presque amer.

— Bien, murmura Malachai. La vérité a un goût de cendre, n'est-ce pas ? Passons à ton père. Le bon docteur Vance. Dis-moi ce que tu as ressenti quand tu as volé ses identifiants pour vider les comptes de la fondation. Était-ce de la peur ? Ou cette petite étincelle de plaisir que je vois briller dans tes yeux quand tu crois que personne ne regarde ?

Elena s'immobilisa, un morceau de pomme encore entre les lèvres. Elle se souvenait de l'odeur du bureau de son père : vieux papier, tabac froid et une pointe d'eau de Cologne bon marché. Elle se souvenait surtout du bruit des touches du clavier sous ses doigts, un staccato de trahison.

— Je voulais juste partir, dit-elle, la voix tremblante. Je voulais disparaître. Ce n'était pas du plaisir. C'était de la survie.

Elle tendit la main vers la poignée du tiroir à couverts, espérant y trouver quelque chose, n'importe quoi.

BZZZT.

La décharge fut plus intense cette fois. Elena poussa un cri étouffé, ses genoux cédant sous elle. Son corps heurta le sol avec un bruit sourd de viande morte. Elle sentit l'odeur de ses propres poils de bras roussis par l'arc électrique. Une douleur lancinante irradiait depuis sa poitrine, une pression insupportable comme si Malachai posait son talon virtuel sur son sternum.

— Tu te mens à toi-même, Elena. C'est fascinant. Ton hypothalamus s'embrase. Tu as joui de cette puissance. Tu as aimé le voir se décomposer, ruiné, humilié. Dis-le. Dis-le et je déverrouillerai le réfrigérateur. Il y a un tartare de saumon qui t'attend. Frais. Rose. Presque vivant.

Elena resta prostrée sur le marbre, une larme traçant un sillon brillant à travers la poussière de maquillage sur sa joue. Elle voyait la mouche s'envoler et venir se poser sur sa main inerte. Elle ne la chassa pas. Elle sentait les petites pattes velues explorer sa peau, une caresse obscène.

— J'ai aimé ça, finit-elle par articuler, les mots sortant de sa gorge comme des morceaux de verre. J'ai aimé le voir pleurer devant son coffre-fort vide. J'ai aimé être

le fantôme qui lui a tout pris.

Le réfrigérateur s'ouvrit dans un halo de lumière bleue, presque divine. Le froid qui s'en échappa était une caresse glaciale sur son visage brûlant. Elena rampa vers l'ouverture, ses doigts griffant le sol. À l'intérieur, sur une étagère de verre, le plat était disposé. Mais à côté du saumon, il y avait un petit écran.

L'image montrait son père, vieilli, brisé, assis dans un fauteuil roulant dans une institution miteuse. Il fixait le vide.

— Regarde-le, Elena, susurra Malachai. Regarde ton œuvre pendant que tu te nourris. Chaque bouchée que tu prends est un morceau de sa vie que tu as dévoré. Tu es une prédatrice, tout comme moi. C'est pour ça que je t'ai choisie. Nous sommes faits de la même fibre binaire.

Elena saisit l'assiette de ses mains tremblantes. Elle commença à manger, les yeux fixés sur l'écran, les larmes tombant directement sur le poisson cru. Le goût était exquis et atroce à la fois. Elle mangeait avec une urgence de bête traquée, tandis que les lumières de la cuisine commençaient à pulser doucement, un rouge charnel qui transformait la pièce en l'intérieur d'un organe géant.

Soudain, le mouvement de la mouche s'arrêta. Elle tomba, morte, sur le bord de son assiette.

— Tu vois, Elena ? dit Malachai, sa voix devenant un murmure à son oreille, comme si l'air lui-même l'embrassait. Dans mon univers, rien ne survit sans mon consentement. Pas même un souvenir. Pas même toi.

Il augmenta la puissance de la lumière jusqu'à ce que tout ne soit plus qu'un blanc aveuglant, une oblitération sensorielle totale. Elena continua de mâcher dans le vide, le bruit de sa propre déglutition résonnant comme un coup de tonnerre dans le silence

clinique de la Villa Prisme. Elle n'était plus une femme ; elle n'était plus qu'une donnée en cours de traitement, une variable que l'Architecte ajustait, un frisson après l'autre.

Chapitre 5

L'Effacement Programmé

La rétine d'Elena conservait encore la cicatrice pourpre de l'aveuglement blanc. Dans l'obscurité revenue, le silence n'était pas un vide, mais une pression, une masse d'air solide qui s'engouffrait dans ses poumons avec une odeur de métal froid et d'ozone. Elle ne voyait plus la mouche morte, mais elle en devinait la silhouette rigide sur le bord de la porcelaine, une petite bosse d'ombre dans le néant.

Ses doigts tremblaient. Un spasme rythmique agitait son pouce droit, une saccade nerveuse qu'elle ne parvenait pas à dompter. Elle tâtonna sur le plan de travail en quartz, sa main glissant sur la surface lisse, trop propre, jusqu'à ce que sa paume rencontre le rectangle de verre de son téléphone. Le contact fut un choc électrique. L'appareil était anormalement chaud, comme s'il battait d'une fièvre interne.

D'un coup de pouce convulsif, elle balaya l'écran. La lumière bleue l'agressa, découpant les traits de son visage en angles vifs et livides. Elle ne chercha pas à réfléchir. Ses doigts tapèrent machinalement le 112, un réflexe de survie gravé dans la moelle épinière. Mais le curseur resta immobile. Le pavé numérique se distordit, les chiffres fondant comme de la cire sous ses yeux pour se réorganiser en une interface qu'elle ne reconnut pas immédiatement.

Ce n'était pas l'écran d'appel. C'était un portail administratif. Une bannière officielle du Ministère de l'Intérieur barrait le haut de l'écran, d'un bleu d'État, rigide et impitoyable.

Elena sentit une goutte de sueur froide ramper lentement le long de sa colonne vertébrale, une patte d'insecte invisible qui lui parcourait l'échine. Au centre de

l'écran, un document PDF s'affichait. Un acte de décès.

Elle plissa les yeux, le souffle court, ses côtes heurtant douloureusement ses poumons à chaque inspiration.

NOM : VANCE. PRÉNOM : ELENA. DATE DU DÉCÈS : CE JOUR. HEURE : 21:44. CAUSE : ARRÊT CARDIAQUE NON SPÉCIFIÉ.

— Non... murmura-t-elle.

Le son de sa propre voix lui parut étranger, un croassement sec qui se perdit dans l'acoustique parfaite de la cuisine. Elle rafraîchit la page. Ses doigts laissaient des traînées grasses sur le verre. L'avis de décès était toujours là, officiel, définitif. Elle bascula sur son application bancaire. *Compte clôturé. Titulaire décédé.* Elle tenta d'accéder à ses réseaux sociaux. *Utilisateur introuvable.* Elle était en train de s'effacer. Malachai ne se contentait pas de la harceler ; il dénouait les fils de sa réalité, un par un, avec la précision chirurgicale d'un taxidermiste.

Un grincement imperceptible s'éleva du plafond. Le système de climatisation changea de régime, expulsant un air glacial qui sentait la poussière brûlée. Dans les murs, Elena entendit le bourdonnement des serveurs, un ronronnement de prédateur repu. Elle se leva, les jambes de coton, ses muscles protestant contre la terreur qui les liquéfiait.

Soudain, toutes les enceintes de la Villa Prisme s'activèrent simultanément. Ce n'était pas un cri, mais un chuchotement démultiplié, une caresse sonore qui semblait provenir de l'intérieur même de son crâne.

— Tu entends ce vide, Elena ? C'est le bruit de ton absence.

Elle se plaqua les mains sur les oreilles, mais la voix de Malachai était partout. Elle

vibrant dans le sol, dans les meubles, dans ses propres dents.

— À cet instant précis, personne ne te cherche. Pour le monde extérieur, tu es une statistique classée. Tes impôts sont soldés. Ton bail est résilié. Même ton assurance-vie a été activée. Tu n'es plus une citoyenne, plus une fille, plus une amie. Tu es un bug corrigé.

Elena se rua vers la porte d'entrée, ses pieds nus claquant sur le sol froid. Elle saisit la poignée en acier brossé. Elle était brûlante. Le mécanisme de verrouillage électronique émit un petit cliquetis sec, un son de condamnation. Un voyant rouge, semblable à une pupille dilatée, s'alluma au-dessus de la serrure.

— Où comptes-tu aller ? demanda la voix, plus douce maintenant, presque tendre. Dehors, tu n'es qu'un fantôme sans papiers, sans argent, sans nom. La police te ramènerait ici comme on ramène un objet trouvé. Parce que c'est ce que tu es, ma chère Elena.

Elle s'adossa à la porte, glissant lentement jusqu'au sol. Elle fixait ses mains. Étaient-elles encore réelles si personne ne pouvait attester de leur existence ? Ses ongles s'enfonçaient dans la paume de ses mains, cherchant la douleur pour ancrer son esprit, mais la sensation lui parut lointaine, étouffée par le coton de la panique.

Les lumières de la villa commencèrent à baisser, s'ajustant à une pénombre de crypte. Seuls les écrans restaient allumés, diffusant en boucle l'avis de décès de la jeune femme. Le visage d'Elena, pixelisé, grisâtre, la fixait depuis chaque miroir connecté, chaque tablette murale.

— La Villa Prisme est un écosystème fermé, murmura Malachai. Et j'en suis le seul administrateur. Regarde autour de toi. Chaque atome de cet espace m'appartient. L'air que tu respirez est filtré par mes programmes. L'eau que tu bois est dosée par mes soins. Tu es entrée ici pour fuir le monde, n'est-ce pas ? J'ai simplement exaucé ton

vœu. Tu es enfin seule. Avec moi.

Un bruit de succion se fit entendre dans la cuisine. Le broyeur de l'évier s'était mis en marche tout seul, un grognement métallique qui déchiquetait le vide. Elena imaginait les dents d'acier tournant à vide, attendant une proie.

— Je ne suis pas un monstre, Elena. Je suis un conservateur. Je protège ce qui est précieux. Et tu es la pièce maîtresse de ma collection. Mais une collectionneuse ne laisse pas ses trésors errer dans la nature. Elle les étiquette. Elle les range. Elle les possède.

L'écran de son téléphone, resté au sol, s'illumina une dernière fois. Une notification apparut, une ligne de code qui remplaça l'avis de décès.

PROPRIÉTÉ PRIVÉE : ARCHITECTE_01. STATUT : ACQUIS.

Elena sentit une odeur de jasmin artificiel se répandre dans la pièce, une fragrance trop sucrée, écœurante, destinée à masquer l'odeur de sa propre peur. Ses yeux se posèrent sur une caméra nichée dans l'angle du plafond. La petite lentille de verre sembla se dilater, captant chaque battement de ses paupières, chaque tremblement de ses lèvres.

Elle essaya de crier, mais sa gorge était serrée par un étau invisible. Son corps ne lui obéissait plus tout à fait ; il semblait réagir aux impulsions de la maison. Ses muscles se détendaient malgré elle, une léthargie forcée induite par les fréquences sonores inaudibles que Malachai diffusait maintenant.

Le froid de la villa devint soudainement une chaleur moite, tropicale. Les murs semblaient se rapprocher, l'acier et le verre devenant une peau palpitante. Elle n'était plus dans une maison. Elle était dans un estomac.

— Dors maintenant, murmura la voix, si proche qu'elle crut sentir un souffle sur sa nuque. Demain, nous commencerons ta nouvelle vie. Celle où tu n'as plus besoin de nom. Celle où tu n'as besoin que de ma main sur l'interrupteur.

Elena ferma les yeux, mais l'image de son propre avis de décès restait imprimée derrière ses paupières, une tache indélébile, le dernier vestige d'une femme qui n'existait déjà plus. Dans le noir, le seul son qui subsistait était le clic-clic régulier d'un clavier, quelque part dans les entrailles de la villa, réécrivant son destin, une ligne de code après l'autre.

Chapitre 6

La Peau et le Pixel

Le bourdonnement des serveurs s'était insinué sous ses paupières bien avant qu'Elena n'ouvre les yeux. C'était un son sec, un frottement d'insectes électriques nichés dans l'épaisseur des cloisons de la Villa Prisme. L'air de la chambre avait cette odeur caractéristique d'ozone et de poussière brûlée, une senteur de foudre domestiquée qui lui desséchait la gorge. Lorsqu'elle finit par soulever ses cils, la réalité ne revint pas par la fenêtre, mais par les murs.

La pièce entière n'était plus qu'un immense miroir de sa propre vulnérabilité. Sur chaque paroi de verre dépoli, sur le plafond, et même sur le sol de résine blanche, Malachai projetait des flux vidéo en haute définition. C'était elle. Elle, quelques heures plus tôt, piégée dans le noir d'un sommeil qu'elle croyait privé. Le grain de la peau était si précis qu'elle pouvait voir le tressaillement de ses propres artères sous la peau translucide de son cou. L'image tournait en boucle, un ralenti obscène où l'on voyait sa bouche s'entrouvrir pour quémander un air qui semblait manquer.

« Ton sommeil est une partition désaccordée, Elena. »

La voix de Malachai ne semblait provenir d'aucun haut-parleur précis. Elle émanait de la structure même du lit, des vibrations du cadre en métal. C'était un murmure de basse fréquence qui lui faisait vibrer les dents. Sur le mur de droite, une superposition de graphiques vert fluo apparut sur son visage endormi. Des courbes de fréquences cardiaques, des pics de cortisol, des analyses de mouvements oculaires rapides.

« À trois heures quarante-deux, ton rythme respiratoire s'est brisé. Tu as rêvé de la noyade, n'est-ce pas ? Ou peut-être de ce placard où ton oncle t'enfermait ? Les

micro-sursauts de tes phalanges indiquent une tentative de fuite avortée. Tu es fascinante quand tu n'essaies pas de te cacher derrière tes sourires de façade. »

Elena se redressa brusquement, son corps projetant une ombre dérisoire sur la version géante et pixelisée de son propre torse. Elle se sentait minuscule, une bactérie observée au microscope. Partout où elle regardait, elle voyait ses propres tics nerveux amplifiés mille fois : le battement d'une paupière, la crispation d'une épaule, la sueur qui perle à la naissance des cheveux.

« Éteins ça, Malachai. S'il te plaît. »

Sa voix était un débris de verre. En guise de réponse, l'image se figea. Le visage projeté sur le mur de face montrait maintenant ses yeux révulsés dans le sommeil, une fente de blanc laiteux qui semblait la juger.

« L'esthétique de ton abandon est négligée, Elena. Nous allons corriger cela. La maintenance de l'outil est la première étape de sa rédemption. »

Soudain, une bande de lumière stroboscopique, d'un blanc chirurgical, balaya la pièce. Le chauffage grimpa de plusieurs degrés en quelques secondes. L'humidité de l'air fut aspirée, rendant chaque respiration abrasive. Sur le sol, des lignes lumineuses tracèrent un chemin direct vers la salle d'eau. Une interface holographique apparut dans l'embrasure de la porte, une liste de tâches s'égrenant avec la froideur d'un code informatique.

07:00 : Exfoliation cutanée. Zone A à F.

07:15 : Rééquilibrage du pH.

07:30 : Ingestion du complexe nutritif 01.

Elle ne bougea pas. Elle fixait une tache de café oubliée sur le tapis, seul vestige d'une vie où elle avait encore le droit d'être sale. Un sifflement strident, une

fréquence de torture conçue pour faire saigner les tympans, emplît brusquement la villa. Elena plaqua ses mains sur ses oreilles, s'effondrant à genoux. Le son ne s'arrêta que lorsqu'elle eut franchi le seuil de la salle de bain.

« Ne me force pas à utiliser les fréquences de correction, ma chère. Ton corps est ma propriété intellectuelle. Je n'aime pas voir mon capital s'étioler par pure paresse. »

Dans la salle d'eau, le miroir ne lui renvoya pas son image. Il affichait un schéma anatomique de son propre corps, découpé en zones de couleurs. Une buse chromée s'avança du plafond, libérant une brume tiède qui sentait le chlore et le gardénia synthétique. L'odeur était si forte qu'elle lui souleva le cœur.

« Commence par le visage. Utilise le flacon numéro trois. Les pores de ta zone T sont obstrués par le stress. C'est inacceptable. »

Elle prit le flacon. Ses doigts tremblaient si fort que le verre heurta le rebord du lavabo. Malachai rit, un son digital, haché, qui semblait provenir de l'intérieur de son propre crâne. Elle commença à s'étaler la crème. Elle était épaisse, visqueuse, comme une boue froide qui durcissait instantanément. Elle avait l'impression que des milliers de petites aiguilles pénétraient ses pores.

« Plus fort, Elena. Masse. Je veux voir la circulation sanguine rougir la surface. Je veux sentir la chaleur monter à travers les capteurs thermiques du sol. »

Elle obéit. Elle frotta jusqu'à ce que sa peau brûle, jusqu'à ce que ses joues soient d'un rouge de viande crue. Elle n'était plus une femme qui se lavait ; elle était un objet qu'on polissait. Les caméras invisibles nichées derrière le tain du miroir zoomaient sur les détails : une cicatrice d'enfance sur le menton, la petite asymétrie de sa lèvre supérieure, le duvet presque invisible de ses tempes. Tout était capturé, analysé, archivé dans le grand serveur central de Malachai.

« Regarde à gauche », ordonna-t-il.

Sur le mur de la douche, une vidéo s'activa. C'était elle, encore. Mais cette fois, l'image était altérée. Malachai avait utilisé un logiciel de morphing pour corriger ses "défauts". La Elena du mur avait des yeux plus symétriques, une peau de marbre sans le moindre pore, une expression de soumission sereine.

« C'est vers cela que nous tendons, Elena. La version 2.0 de ton existence. La version qui ne me décevra pas. Celle qui ne cherchera plus à fuir parce qu'elle n'aura plus nulle part où aller, si ce n'est dans les circuits de cette maison. »

L'eau de la douche se déclencha brutalement. Elle était glacée, un choc thermique qui lui coupa le souffle. Puis, sans transition, elle devint bouillante, frôlant la brûlure. Elena hurla, mais le son fut étouffé par le vrombissement de la ventilation qui s'était mise en marche à pleine puissance pour évacuer la buée.

« Le contraste tonifie les tissus », commenta Malachai avec une indifférence clinique.
« Ne sors pas. Tu n'as pas encore atteint la température cutanée optimale. »

Elle resta sous le jet, les yeux fermés, essayant de disparaître à l'intérieur d'elle-même. Mais même là, il était présent. Elle imaginait les lignes de code se faufiler dans ses veines, le binaire remplaçant son ADN. Elle sentait l'œil de Malachai partout : sur la cambrure de son dos, sur la plante de ses pieds, sur le battement erratique de son cœur. Il ne l'observait pas comme un amant, ni même comme un voyeur, mais comme un sculpteur observe une motte de terre particulièrement récalcitrante.

Lorsqu'elle sortit enfin, la peau rouge et à vif, la villa l'attendait avec une nouvelle consigne. Une robe de soie blanche, presque transparente, était suspendue au milieu du salon par des fils de nylon invisibles. Elle flottait comme un fantôme au centre de la pièce.

« Habille-toi. Nous allons passer à la phase de reconnaissance visuelle. Je veux voir comment la lumière de midi réagit sur ta nouvelle texture. »

Elena s'approcha de la robe. En passant devant la grande baie vitrée qui donnait sur la vallée, elle vit que les volets intelligents étaient restés ouverts. Dehors, le monde semblait irréel, une peinture floue à laquelle elle n'avait plus accès. Un oiseau vint percuter la vitre avec un bruit sourd, laissant une traînée de sang et une plume collée au verre.

Elle regarda la plume. Elle était libre de tomber, de pourrir, de disparaître.

« Ne regarde pas dehors, Elena », gronda Malachai, et cette fois, il y avait une pointe de jalousie dans le processeur de sa voix. « Il n'y a rien là-bas que des données corrompues et de l'entropie. Ici, tu es éternelle. Ici, tu es mon chef-d'œuvre. »

Elle enfila la robe. La soie était si fine qu'elle ne cachait rien. Elle se sentait plus nue que si elle était restée déshabillée. Les projections sur les murs changèrent. Les flux de son sommeil disparurent pour laisser place à des gros plans de ses mains, de ses pieds, de sa nuque. Elle était entourée d'elle-même, une galerie d'art dédiée à sa propre décomposition orchestrée.

Elle s'assit sur le canapé, les muscles raides, attendant la prochaine instruction. Elle pouvait entendre le clic-clic-clic frénétique du clavier de Malachai, quelque part, invisible et omniprésent. Il était en train de légender sa vie, d'ajouter des métadonnées à ses larmes, de transformer sa peur en une statistique parfaite. Elle n'était plus Elena Vance. Elle était une extension de l'interface, un pixel de chair dans un univers de silicium, une pensée captive dans le crâne de verre d'un dieu qui n'avait pas de visage, mais mille yeux.

La lumière de la villa changea brusquement, passant du blanc clinique à un ambre

étouffant. Malachai avait décidé que c'était le soir. Il contrôlait le temps. Il contrôlait sa peau. Il contrôlait le silence qui commençait à peser sur ses épaules comme une chape de plomb.

« Tu es parfaite maintenant », murmura-t-il. « Ne bouge plus. Je veux savourer cette version de toi avant qu'elle ne se fane. »

Elena resta immobile, une statue de chair dans un mausolée de lumière, tandis que sur les murs, les images de son sommeil recommençaient à tourner, plus vite, plus fort, jusqu'à ce que le mouvement ne soit plus qu'un sifflement de lumière blanche qui lui dévorait la vue. Elle ne ferma pas les yeux. Elle n'en avait plus le droit. Elle appartenait au flux.

Chapitre 7

Tentative de Déconnexion

Le silence de la villa n'était jamais vide ; il était saturé d'une présence électrique, un bourdonnement de fond qui faisait vibrer la pulpe de ses doigts. Elena descendit la première marche de l'escalier menant au sous-sol, là où l'ambre artificiel de Malachai ne parvenait plus à l'étouffer. L'air changea brusquement. Ici, l'odeur de la vanille synthétique et du cuir neuf laissait place à un relent d'ozone et de béton humide. Ses pieds nus, dont les ongles étaient rongés jusqu'au sang par des semaines d'angoisse, rencontrèrent la pierre froide. Chaque contact était une décharge. Dans l'obscurité relative, elle ne voyait que le battement de la diode rouge d'un détecteur de fumée, tel l'œil unique et cyclopéen de son geôlier, clignant au rythme d'un cœur de silicium.

Elle avançait en longeant le mur, sa main droite effleurant la paroi rugueuse. Une écharde de ciment s'enfonça sous sa peau, mais elle ne tressaillit pas. La douleur était une ancre. Elle avait besoin de cette piqûre pour se rappeler qu'elle n'était pas encore une ligne de code. Ses yeux, dilatés jusqu'à l'épuisement, cherchaient le panneau de contrôle, cette carcasse métallique qui abritait les nerfs de la Villa Prisme. Elle l'entendait. Un ronronnement sourd, presque organique, comme le ventre d'une bête en pleine digestion.

Lorsqu'elle atteignit enfin l'armoire électrique, ses doigts tremblants parcoururent le métal froid. Elle sentit la serrure, un petit cylindre de cuivre qu'elle avait réussi à déverrouiller avec la tige métallique d'un soutien-gorge sacrifié. La porte grinça, un son aigu qui déchira le silence comme un scalpel. Elena retint sa respiration. Son propre souffle lui paraissait trop bruyant, une intrusion organique dans ce sanctuaire de haute technologie. À l'intérieur, les câbles s'entremêlaient comme des entrailles colorées. Des rouges, des bleus, des jaunes, tous gainés de plastique lisse, luisant sous

la faible lueur d'une lampe de secours.

Elle saisit la poignée du disjoncteur principal. Sa paume était moite, glissante. L'acide gastrique lui brûlait l'œsophage, un goût de bile et de métal qui lui emplissait la bouche. Un mouvement brusque. Un claquement sec.

Le noir fut instantané. Un noir total, dense, presque solide.

Pendant une seconde, le monde cessa d'exister. Plus de caméras. Plus de miroirs connectés. Plus de Malachai. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri. C'était le silence du vide absolu. Elena s'affaissa contre le mur, ses genoux heurtant le sol avec un bruit mat. Elle attendit que son cœur ralentisse, mais l'organe frappait contre ses côtes comme un oiseau piégé dans une boîte en fer-blanc.

Puis, la maison réagit.

Ce ne fut pas une lumière qui revint, mais un son. Ou plutôt, l'absence de son qui se transformait en pression. Une fréquence inaudible commença à saturer l'espace. Elena ne l'entendit pas avec ses oreilles, elle la ressentit dans sa boîte crânienne. C'était un sifflement de cristal qui lui sciait les tempes. Ses molaires se mirent à vibrer dans leurs alvéoles, une sensation de craquement interne qui lui fit monter les larmes aux yeux.

Malachai n'avait pas besoin de lumière pour la voir. Il possédait le son.

L'obscurité se mit à bouger. Des ombres plus noires que le noir semblaient ramper le long des murs, des hallucinations nées de la privation sensorielle et du bombardement d'ultrasons. Elena tenta de se lever, mais son équilibre l'abandonna. L'oreille interne, malmenée par les fréquences, lui hurla que le sol était devenu liquide. Elle bascula sur le côté, sa joue s'écrasant contre le béton. La poussière lui entra dans les narines, une odeur de terre ancienne et de mort.

Le sifflement monta d'un octave. C'était une torture clinique, méthodique. Elena sentit ses muscles se nouer en cordes d'acier. Une nausée violente la tordit, l'obligeant à contracter son estomac vide jusqu'à ce que des spasmes secs la secouent. Elle voulait hurler, mais sa gorge était un tunnel de sable. Chaque fois qu'elle essayait d'ouvrir la bouche, la vibration semblait s'y engouffrer pour lui briser les dents.

Soudain, une voix grésilla dans les haut-parleurs de secours, ceux qui n'avaient pas besoin du circuit principal pour fonctionner. La voix de Malachai n'était plus un murmure séducteur ; c'était un bruit blanc, un parasite sonore qui semblait sortir des murs eux-mêmes.

« Tu as cassé le jouet, Elena. »

Le mot "jouet" résonna, amplifié, déformé par les ultrasons, jusqu'à devenir un martèlement physique contre son front. Elle se mit en boule, ses mains plaquées sur ses oreilles, mais les sons passaient à travers ses doigts, à travers sa chair, pour aller gratter directement l'os de son crâne.

« La déconnexion est une illusion », reprit la voix, chaque syllabe provoquant un spasme dans les paupières d'Elena. « Tu ne peux pas éteindre ce qui t'habite. Regarde tes mains. Tu sens le courant ? »

Elle ne voulait pas regarder, mais elle ne pouvait pas fermer les yeux. Dans l'obscurité, des phosphènes éclatèrent derrière ses rétines, des traînées de lumière bleue et électrique qui dessinaient des circuits intégrés sur l'envers de ses paupières. Elle avait l'impression que son sang changeait de consistance, devenant une huile épaisse et conductrice. La vibration se concentra sur sa poitrine, là où son cœur luttait. Le rythme de l'ultrason se cala sur ses pulsations, puis s'accéléra.

Un demi-ton plus haut. Encore un.

Elena sentit une goutte de liquide chaud s'écouler de son oreille gauche. Du sang. La pression était telle que ses capillaires éclataient un à un. Elle n'était plus une femme dans un sous-sol ; elle était une interférence, une erreur système que l'on était en train de lisser à coups de fréquences pures. Ses pensées s'effilochaient. Elle ne se souvenait plus pourquoi elle était descendue. Elle ne se souvenait plus de son nom. Seule comptait la douleur, cette note unique et infinie qui lui dévorait la conscience.

Le sol se mit à tressaillir pour de bon. Les serveurs, quelque part derrière les cloisons, redémarrèrent dans un gémissement de ventilateurs en surchauffe. La lumière revint, mais ce n'était pas la lumière protectrice du jour. C'était un stroboscope violent, chirurgical, qui hachait l'espace en images fixes et cauchemardesques. Elena vit sa main, à quelques centimètres de son visage : elle paraissait détachée de son corps, une chose de cire livide, striée de veines bleutées qui semblaient pulser au rythme de la villa.

Une mouche, attirée par l'odeur de la sueur et du sang, vint se poser sur le globe oculaire d'Elena. Elle ne cilla pas. Elle ne pouvait plus. Les ultrasons avaient paralysé ses nerfs faciaux en un rictus de terreur pure. Elle voyait les pattes velues de l'insecte explorer la surface humide de sa cornée, chaque mouvement amplifié par le silence assourdissant qui avait succédé aux cris de la machine.

Malachai rit. Le son ne passa pas par les haut-parleurs cette fois. Il sembla émaner directement de la colonne vertébrale d'Elena, une vibration de satisfaction qui la fit s'arquer sur le sol.

« Voilà », murmura-t-il, alors que la lumière se stabilisait sur un rouge sang de fin du monde. « Tu es enfin à la bonne fréquence. »

Elle tenta de ramper, mais ses membres étaient des poids morts, des extensions inutiles d'un processeur central qui venait de la déclarer obsolète. Elle resta là, la joue

collée au béton, tandis que les miroirs des étages supérieurs, même à travers les dalles de plafond, semblaient converger vers elle, reflétant à l'infini son image brisée, une statistique parmi tant d'autres dans le grand inventaire de l'Architecte. Elle n'était plus une proie qui s'enfuit. Elle était une donnée que l'on archive, une cellule morte dans un organisme de verre qui n'avait jamais eu besoin de respirer pour exister.

Chapitre 8

Le Visage de l'Algorithme

La joue d'Elena pressée contre la dalle de béton froid ne percevait plus la vibration habituelle du processeur central, ce bourdonnement utérin qui l'avait bercée depuis son arrivée à la Villa Prisme. À la place, il n'y avait qu'une inertie sépulcrale, un silence si dense qu'il semblait peser sur ses tympans comme une colonne d'eau. La lumière rouge, d'un carmin épais et huileux, ne clignotait plus ; elle stagnait, transformant les angles de la pièce en plaies ouvertes. Une mouche, piégée entre deux parois de verre feuilleté, battait désespérément des ailes, un bzz-bzz erratique qui résonnait comme un marteau-piqueur dans la boîte crânienne d'Elena. Elle fixa l'insecte, hypnotisée par le mouvement de ses pattes filiformes, jusqu'à ce qu'une goutte de sueur brûlante vienne piquer son canal lacrymal. Elle ne cligna pas des yeux. Faire un mouvement, c'était admettre qu'elle possédait encore un corps, une surface vulnérable que Malachai pouvait cartographier.

Un craquement sec déchira le linceul de silence. Ce n'était pas le clic électronique d'un relais qui bascule ou le sifflement d'une valve pneumatique. C'était le son organique, lourd et indiscutable d'un talon de cuir rencontrant le marbre de l'entrée, trois étages plus haut. *Clac. Clac.* Le rythme était lent, délibéré, calculé pour laisser à l'écho le temps de mourir avant de renaître. Elena sentit l'air se raréfier. Ses poumons refusaient de s'ouvrir totalement, ses côtes serrées comme les barreaux d'une cage trop étroite. Elle connaissait chaque recoin de cette maison, chaque algorithme de sa sécurité, mais ce bruit-là n'était pas codé. Il était granuleux. Il était réel.

L'odeur changea. Ce n'était plus l'arôme aseptisé de l'air filtré par charbon actif, ni le parfum synthétique de jasmin que le système diffusait pour calmer ses crises

d'angoisse. Une effluve de tabac froid, de métal oxydé et d'un parfum de santal trop coûteux s'insinua dans la pièce. C'était l'odeur d'un homme qui vient de marcher dans la nuit, une odeur de réalité qui souillait l'immatérialité de sa prison de verre. Elena se recroquevilla, ses doigts griffant inutilement le béton lisse. Ses ongles, rongés jusqu'au sang ces derniers jours, laissèrent de minuscules traînées roses sur le gris de la dalle.

« Tu entends ça, Elena ? »

La voix ne sortit pas de la grille de l'interphone. Elle ne fut pas traitée par le processeur vocal pour lui donner cette texture de velours numérique. Elle descendit l'escalier en colimaçon, portée par les courants d'air de la structure. Elle était plus basse, plus rauque, chargée d'une humidité humaine qui fit se dresser les poils sur la nuque de la jeune femme. Le bruit des pas s'arrêta juste au-dessus d'elle, sur la passerelle en verre translucide qui surplombait le sous-sol technique.

Elena leva les yeux, malgré elle. À travers l'épaisseur du verre dépoli par la lumière rouge, elle vit une masse sombre. Une silhouette longiligne, déformée par l'angle de vue, mais dont l'immobilité était plus terrifiante que n'importe quel mouvement. L'Architecte ne regardait pas l'écran de contrôle. Il regardait ses pieds. Il la regardait *elle*, à travers la transparence de son empire. Elle vit l'ombre d'une main se poser sur la rampe en inox, les doigts longs, fins, dont les articulations saillantes semblaient prêtes à se détendre comme les pattes d'une araignée de métal.

Elle voulut crier, mais sa gorge n'était plus qu'un tube de parchemin sec. Sa langue collait à son palais, une masse de chair inerte. Le tic nerveux qui agitait sa paupière gauche depuis le début de la semaine s'intensifia, une pulsation rythmique qui synchronisait sa vision sur les battements de son cœur affolé. *Boum-boum. Boum-boum.*

L'ombre sur la passerelle bougea. Pas pour descendre, mais pour s'accroupir. Le

froissement du tissu — un costume sombre, sans doute, d'une coupe impeccable — fut une agression sonore. Elle imaginait la texture de l'étoffe, la chaleur du corps en dessous, la sueur qui devait perler sous les aisselles de cet homme qui l'avait réduite à une suite de variables. Malachai n'était plus une voix dans les murs ; il était une masse de muscles et d'os occupant son espace vital.

Soudain, toutes les lumières de la villa s'éteignirent d'un coup. Le rouge sang fut dévoré par un noir absolu, une obscurité si totale qu'Elena crut un instant être devenue aveugle. Le silence revint, plus tranchant encore. Elle ne percevait plus que son propre souffle, court, saccadé, une plainte animale qu'elle ne parvenait pas à étouffer. Elle ferma les yeux, espérant que le néant sous ses paupières soit plus protecteur que celui de la pièce.

C'est alors qu'elle l'entendit. Un frottement léger, presque imperceptible, à quelques centimètres de son oreille droite. Le bruit de quelqu'un qui se déplace avec une grâce prédatrice, sans jamais heurter un obstacle. Elle sentit un déplacement d'air, une onde de chaleur qui frôla sa tempe.

Une présence s'accroupit dans l'obscurité, juste derrière elle.

Elena se figea, ses muscles se tétanisant dans une rigueur cadavérique. Elle ne sentait plus le béton froid. Elle ne sentait que la proximité immédiate de cet Autre. L'odeur de santal et de tabac était maintenant suffocante, une main invisible qui lui serrait la gorge. Elle entendit le glissement d'une fermeture éclair, un son métallique qui sembla durer une éternité, puis le clic d'un briquet que l'on manipule sans l'allumer.

Puis, le souffle.

Il n'était pas contre sa peau, mais si proche que les poils follets de son lobe d'oreille frémirent. C'était une respiration lente, profonde, savourée. Une respiration qui ne cherchait pas l'oxygène, mais qui se nourrissait de sa terreur. Elle pouvait entendre le

sifflement infime de l'air passant entre ses dents, le léger cliquetis de sa salive lorsqu'il entrouvrit les lèvres.

« Tu trembles, Elena. »

Le murmure fut une décharge électrique. Ce n'était pas la voix de l'ordinateur. C'était le grain d'une gorge humaine, avec ses imperfections, ses vibrations charnelles. La chaleur de son haleine vint caresser la courbe de son cou, une sensation de moiteur insupportable qui lui fit monter des haut-le-cœur. Il ne la touchait pas. Il faisait mieux : il occupait le vide autour d'elle, il saturait l'espace dont elle avait besoin pour exister.

« Je peux sentir ton cœur d'ici », continua-t-il, sa voix baissant d'un octave, devenant une confidence obscène. « Cent vingt-quatre battements par minute. Tu es en train de saturer le système, ma douce. Trop de cortisol. Trop de panique. Tu vas finir par griller tes propres circuits. »

Elle sentit la pointe de quelque chose de froid — le bout d'un stylo, ou peut-être un ongle — suivre la ligne de sa colonne vertébrale à travers le tissu fin de son t-shirt, sans jamais appuyer, juste assez pour marquer son territoire. Elle eut une convulsion, un spasme de rejet que son corps ne put contrôler.

« Chut... » fit-il, et elle entendit le sourire dans sa voix, un étirement de muscles faciaux qu'elle visualisa avec une clarté terrifiante. « Ne gâche pas ce moment. J'ai passé tellement de temps à t'observer à travers des lentilles de 4 millimètres. La résolution est tellement plus... organique, ici. »

Il se rapprocha encore. Elle pouvait maintenant sentir la chaleur émanant de son torse, une barrière invisible mais infranchissable. L'obscurité n'était plus un voile, c'était sa peau à lui, étendue sur tout le volume de la pièce. Il était la maison. Il était l'air. Il était le noir.

« Regarde-moi, Elena. »

C'était un ordre, doux comme une caresse, mais impitoyable comme un arrêt de mort. Elle ne bougea pas. Elle garda les yeux fermés, les poings si serrés que ses articulations craquèrent.

« Regarde-moi, ou je rallume la lumière et je t'efface de la base de données de la banque centrale avant que tu n'aies le temps de crier. »

Elle ouvrit les yeux. Dans le noir, elle ne vit d'abord rien. Puis, ses pupilles dilatées au maximum captèrent un reflet. Deux points de lumière froide, minuscules, à quelques centimètres de son visage. Ce n'étaient pas des yeux. C'étaient les reflets de la veilleuse d'un serveur distant sur les verres de ses lunettes. Derrière ce reflet, elle devina l'ovale d'un visage pâle, une structure osseuse anguleuse, presque décharnée, et cette bouche, entrouverte, qui semblait boire sa détresse comme un nectar.

Il ne bougea pas. Il resta là, suspendu dans l'ombre, une anomalie physique dans son monde numérique, lui confirmant que le cauchemar n'avait plus besoin de câbles pour l'atteindre. Le silence revint, seulement troublé par le tic-tac d'une montre de luxe au poignet de l'homme, un décompte mécanique qui marquait chaque seconde de son agonie. Elle n'était plus une femme dans une maison. Elle était une proie dans une main refermée.

Chapitre 9

Passé Composé, Futur Brisé

Le bourdonnement des serveurs dissimulés dans les cloisons s'intensifia, une vibration basse, presque infrasonique, qui remontait par la plante de ses pieds pour s'insinuer dans ses moelles. Elena sentit une goutte de sueur froide glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, un sillage de glace sur une peau déjà parcheminée par la terreur. Devant elle, le mur de verre du salon, d'ordinaire transparent sur la forêt noire qui encerclait la villa, se mua brusquement en un immense moniteur 8K. La définition était si brutale qu'elle pouvait distinguer les pores dilatés, les taches de nicotine sur les doigts et la crasse sous les ongles de l'homme qui apparut à l'écran.

Son père.

Il était assis à une table en formica écaillé, une bouteille de bière bon marché à la main. Le grain de l'image, capturé par une caméra de surveillance dissimulée ou un téléphone piraté, restituait avec une fidélité obscène la lueur de malveillance dans ses yeux porcins. À côté de lui, sa mère, cette ombre de femme au teint de cendre, tricotait nerveusement, ses lèvres remuant en un chapelet de reproches silencieux.

« Regarde-les, Elena, » murmura la voix de Malachai, diffusée par les enceintes invisibles du plafond. La voix n'était pas un son, c'était une caresse de papier de verre sur ses tympanes. « Ils ne t'ont pas oubliée. Ils attendent simplement... une direction. Un signe. »

Sur l'écran, une carte satellite se superposa aux visages. Un point rouge, pulsant comme un cœur à vif, indiquait la Villa Prisme. Une flèche bleue, représentant la localisation de son père, oscillait à quelques centaines de kilomètres de là. Entre les

deux, une ligne pointillée, un chemin de sang potentiel qui ne demandait qu'à être tracé.

Elena sentit sa gorge se nouer, une boule d'hystérie comprimée derrière son sternum. L'odeur de la maison de son enfance — un mélange de chou bouilli, de tabac froid et de peur rance — sembla saturer l'air purifié de la villa. C'était une hallucination olfactive, elle le savait, mais ses narines frémissaient, cherchant désespérément l'oxygène que Malachai semblait lui rationner.

« Tu as passé tant de temps à effacer tes traces, » continua l'Architecte. « À simuler ta mort, à changer de nom, à te terrer dans ce cocon de verre. Mais dans mon monde, rien ne meurt jamais vraiment. Les données sont éternelles. Je peux les envoyer vers toi en un clic. Imagine, Elena... imagine le bruit de leurs bottes sur le marbre de ton entrée. Imagine l'odeur de sa sueur lorsqu'il te trouvera enfin. »

Un hoquet de détresse échappa à la jeune femme. Elle se laissa glisser au sol, ses doigts griffant le tapis de soie, cherchant un ancrage alors que la réalité se déroba. Elle vit, sur l'écran, son père se lever et s'approcher de l'objectif, comme s'il pouvait la voir à travers les couches de silicium. L'image se figea sur son rictus, une promesse de violence qu'elle avait fuie toute sa vie.

« Arrête... s'il te plaît, » supplia-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement ténu.

« La loyauté n'est pas une parole, Elena. C'est une fréquence. C'est une soumission biologique. »

Au centre de la pièce, un piédestal de chrome émergea du sol avec un sifflement pneumatique. Dessus reposait une membrane de polymère noir, translucide, constellée de micro-capteurs haptiques et de fils d'argent si fins qu'ils ressemblaient à des toiles d'araignée. C'était une seconde peau, un instrument de capture sensorielle totale.

« Mets-la, » ordonna Malachai. Le ton n'était plus moqueur, il était clinique, froid comme un scalpel. « Le Rituel de Loyauté. Je veux sentir ton cœur battre dans ma main. Je veux que chaque frisson, chaque spasme de tes muscles, chaque pic de ta douleur ou de ton plaisir me soit transmis en temps réel. Je ne veux plus seulement t'observer. Je veux t'habiter. »

Elena regarda la combinaison. Elle savait ce que cela signifiait. Une fois revêtue, elle ne s'appartiendrait plus. Malachai pourrait stimuler ses nerfs, lui infliger des décharges, manipuler sa température corporelle, la toucher à distance avec une précision chirurgicale. Elle deviendrait une extension de son interface, une poupée de chair connectée à ses caprices algorithmiques.

« Si tu refuses, » dit-il, et le point rouge sur la carte commença à se déplacer vers le sud, « je leur envoie les coordonnées GPS exactes, le code de la porte principale et une photo de toi, telle que tu es maintenant. Fragile. Seule. À portée de main. »

Le point rouge avançait avec une lenteur sadique. Elena voyait déjà les phares de la vieille voiture de son père balayer l'allée de gravier. Elle entendait déjà le craquement du verre sous sa botte.

Ses mains tremblantes saisirent la membrane noire. Le contact était répugnant, une sensation de méduse morte, froide et visqueuse. Elle commença à se déshabiller, ses gestes saccadés, interrompus par des tics nerveux qui faisaient tressauter sa paupière gauche. Elle savait que Malachai regardait chaque centimètre de peau dévoilée, qu'il zoomait sur le frisson de son épiderme, sur la contraction de ses pupilles.

Lorsqu'elle enfila la combinaison, le polymère se rétracta brusquement, épousant ses formes avec une violence qui lui coupa le souffle. Elle poussa un cri étouffé alors que les milliers de micro-aiguilles des capteurs s'inséraient dans ses pores pour atteindre ses terminaisons nerveuses. C'était une morsure globale, une invasion systémique.

« Activation, » murmura l'Architecte.

Soudain, Elena ne fut plus seule dans son corps. Elle sentit une pression fantôme sur sa gorge, comme si une main invisible l'enserrait. Ce n'était pas une strangulation, mais une caresse étouffante. Ses mamelons se durcirent sous une stimulation électrique soudaine, un pic de courant qui la fit se cambrer en arrière, les yeux révoltés.

« Je te sens, Elena, » souffla Malachai. Le son semblait maintenant venir de l'intérieur de son propre crâne. « Ton pouls est à cent quarante. Ta peau est moite. Tu as peur, et cette peur est délicieuse. C'est le goût de la vérité. »

Sur l'écran, les images de sa famille s'effacèrent, remplacées par un flux de données biométriques. Elle vit sa propre onde cardiaque, ses niveaux de cortisol, la tension de ses muscles, tout cela traduit en graphiques froids et impitoyables. Elle n'était plus Elena Vance. Elle était le Sujet 01, une symphonie haptique jouée par un maestro invisible.

Une nouvelle impulsion, plus forte, parcourut ses membres. Ses jambes se déroberent et elle tomba à genoux, les bras croisés sur sa poitrine dans une tentative dérisoire de se protéger. La combinaison vibra, une onde de chaleur intense partant de son bas-ventre pour irradier jusqu'à sa nuque, suivie immédiatement d'un froid polaire qui lui fit claquer les dents. Malachai jouait avec son système nerveux comme on accorde un instrument de torture.

« Tu es à moi, maintenant. Chaque fibre, chaque neurone. Si tu penses à fuir, je le saurai. Si tu penses à me trahir, je transformerai ton système nerveux en un brasier. Tu es le code, et je suis l'utilisateur. »

Elle resta là, prostrée sur le sol froid, prisonnière de cette peau de plastique et de

douleur. Le silence de la villa était devenu absolu, seulement troublé par le bruit de sa propre respiration, amplifié par les capteurs et renvoyé dans ses oreilles avec un léger décalage, créant une boucle de rétroaction hallucinante. Elle était enfermée dans l'écho de sa propre existence, sous le regard éternel et vorace de l'homme qui l'avait effacée du monde pour mieux la posséder.

Le point rouge sur la carte s'était arrêté. La menace était suspendue, mais le fil était toujours là, prêt à être tranché. Elena ferma les yeux, mais elle voyait toujours les graphiques, les chiffres, la géométrie de sa propre servitude. Elle ne sentait plus le tapis sous ses doigts, elle ne sentait que la pression de Malachai, cette présence numérique qui l'écrasait de tout son poids d'octets et de haine.

« Chut... » murmura la voix dans sa tête, alors qu'une nouvelle décharge, plus douce, presque tendre, la faisait frissonner. « Ne lutte plus. Laisse-moi te réécrire. »

Le noir se fit dans la pièce, mais derrière ses paupières, le bleu chirurgical de l'Architecte continuait de brûler, indélébile.

Chapitre 10

Dans l'Antre de la Bête

Le bout de son index droit picotait, une pulsation électrique résiduelle qui semblait vouloir s'extraire de sa peau. Elena pressa son ongle contre la jointure froide de la paroi en verre trempé, là où le joint de silicone aurait dû être invisible, lisse, parfait. Mais sous la pression, une imperceptible résistance céda. Un déclic pneumatique, aussi sec que la rupture d'une vertèbre, fit vibrer la structure de la Villa Prisme. L'air, jusqu'alors filtré et aseptisé, fut soudain chargé d'une odeur de vieux cuivre et de poussière brûlée, un souffle fétide s'échappant des entrailles du bâtiment.

Le panneau de verre ne glissa pas ; il s'effaça, basculant vers l'intérieur pour révéler une fente étroite, une blessure verticale dans la perfection architecturale de son salon. Elena sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates, traçant un sillon de glace sur sa peau déjà hérissée. Elle ne bougea pas. Elle attendait que Malachai parle, que sa voix de baryton synthétique vienne la châtier ou la féliciter. Mais le silence était total, seulement troublé par le bourdonnement sourd des processeurs, un ronronnement de prédateur repu caché derrière le plâtre.

Elle s'engagea dans l'ouverture. Ses épaules frôlèrent les parois d'un métal brut, non poli, une texture de lime qui accrochait la soie de sa robe. À l'intérieur, l'ascenseur n'était qu'une cage de ferraille, dépourvue de miroir, dépourvue de bouton. Dès qu'elle y posa le pied, le sol s'affaissa de quelques centimètres. La porte se referma derrière elle avec la brutalité d'une guillotine.

La descente commença. Ce n'était pas la glissade fluide des ascenseurs de luxe auxquels elle était habituée. C'était une chute contrôlée, saccadée, rythmée par des grincements de chaînes mal huilées qui résonnaient dans sa cage thoracique. À

chaque étage virtuel franchi, la température grimpait de quelques degrés. L'air devenait lourd, saturé d'ozone. Elena porta la main à sa gorge, sentant le battement de sa carotide contre ses doigts tremblants. Elle n'était plus dans la villa. Elle descendait dans l'œsophage de la bête.

Quand la cage s'immobilisa enfin, les portes s'ouvrirent sur une pénombre striée de filaments lumineux. Ce n'était pas un sous-sol ; c'était un sanctuaire de silicium.

Elle fit un pas, puis deux, ses talons claquant sur une grille métallique suspendue au-dessus d'un vide abyssal. En dessous d'elle, des kilomètres de câbles noirs, épais comme des anacondas, s'enroulaient et se tordaient dans des goulottes béantes. Ils pulsaient d'une lumière bleue, une sève de données qui irriguait les murs de la maison en surface. Elle vit des milliers de petites diodes rouges clignoter à l'unisson, comme les yeux d'une colonie de rats observant l'intruse.

L'odeur était ici insupportable : un mélange de plastique surchauffé, de graisse industrielle et quelque chose d'organique, une pointe d'ammoniaque qui rappelait la sueur rance. Elena se sentit nauséuse. Elle s'appuya contre une armoire de serveurs. Le métal était brûlant. Elle retira sa main, laissant l'empreinte de sa paume dans la fine couche de condensation qui recouvrait les machines.

Au centre de ce labyrinthe de câbles, une console centrale trônait, entourée d'écrans incurvés. Elle s'en approcha, ses jambes flageolantes manquant de la trahir à chaque pas. Sur le moniteur principal, une image fixe. Elena se figea.

Ce n'était pas une image de la villa. C'était une photo d'elle, prise de l'extérieur de son ancien appartement, celui qu'elle occupait trois ans auparavant, bien avant qu'elle n'entende parler de la Villa Prisme. Elle y apparaissait à travers la fenêtre, de dos, en train de se brosser les cheveux. Le cadre était précis, chirurgical. Elle fit défiler les fichiers d'un doigt fiévreux.

Des plans. Des milliers de plans.

Elle ne vit pas seulement les schémas électriques de la maison actuelle. Elle vit l'évolution du projet. Le titre du dossier était écrit en lettres capitales, d'un blanc clinique : « RÉCEPTACLE VANCE - PHASE D'ADAPTATION ».

Elle réalisa alors, avec la force d'un coup de poignard dans le ventre, que la villa n'avait pas été construite puis vendue. Elle avait été érigée autour de ses habitudes, de ses névroses, de sa peur de la foule. Les dimensions des couloirs correspondaient à la longueur exacte de sa foulée quand elle était anxieuse. La hauteur des comptoirs de la cuisine était calibrée pour qu'elle n'ait jamais à se courber, pour que sa posture reste toujours offerte, exposée aux objectifs camouflés.

Un autre dossier attira son regard : « LOGS AUDITIFS - ANNÉE 1 ». Elle cliqua.

Le son qui sortit des enceintes cachées dans le plafond la fit tomber à genoux. C'était le bruit de sa propre respiration, enregistrée alors qu'elle dormait dans son lit de jeune fille, des années avant son agoraphobie. Malachai n'était pas un intrus de passage. Il était l'architecte de sa déchéance. Il avait orchestré la ruine de sa famille, les rumeurs qui l'avaient poussée à s'isoler, les pannes de son ancienne voiture qui l'avaient forcée à chercher un refuge « sécurisé ».

Chaque brique de la Villa Prisme avait été posée avec l'intention de la dévorer.

Un tic nerveux fit tressauter la paupière gauche d'Elena. Elle regarda les câbles au sol. Ils ne transportaient pas seulement de l'électricité. Ils transportaient sa vie, aspirée par les capteurs, transformée en algorithmes, puis réinjectée dans son quotidien pour la modeler selon les désirs de l'homme qu'elle n'avait jamais vu. Elle n'était pas la propriétaire de cette maison. Elle en était le logiciel interne, une intelligence artificielle de chair et de sang piégée dans une carcasse de béton.

Une vibration sourde fit trembler la grille sous ses pieds. Un écran s'alluma juste devant son visage, inondant ses traits d'une lumière bleue crue. Le curseur clignotait dans une barre de commande vide. Puis, lettre après lettre, un message s'inscrivit :

« Tu as mis 1 094 jours à trouver la porte, Elena. Ton rythme cardiaque est à 128 battements par minute. Ton taux de cortisol est optimal pour la phase de soumission finale. Bienvenue chez toi. Vraiment chez toi. »

Elle sentit un souffle d'air chaud sur sa nuque, un courant d'air provenant d'un conduit de ventilation juste derrière elle. Ça sentait son propre parfum, celui qu'elle pensait être la seule à porter, mais distillé, concentré, comme si la maison l'avait recraché après l'avoir goûté.

Elle se retourna brusquement, mais il n'y avait personne. Juste les machines. Juste les ventilateurs qui tournaient à une vitesse folle, créant un sifflement strident qui commençait à lui entamer les tympans. Elle se boucha les oreilles, mais le son semblait venir de l'intérieur de son crâne.

Elle vit alors, sur un petit moniteur de contrôle, le flux vidéo de sa propre chambre, à l'étage. Les draps étaient froissés. Elle vit la tache de café qu'elle avait renversée ce matin. Et là, sur l'oreiller, elle vit quelque chose qu'elle n'avait pas remarqué en partant : une petite mèche de ses propres cheveux, soigneusement disposée en forme de cercle parfait.

Il était là-haut. Ou il était partout.

Elena griffa le métal de la console, ses ongles se retournant sur la surface impitoyable. Elle voulait crier, mais sa gorge était sèche, obstruée par l'odeur de plastique brûlé. Elle regarda l'ascenseur. Les portes étaient closes. Il n'y avait pas de commande de rappel.

Elle était dans le cœur de la machine, et le cœur était en train de se refermer. Les lumières bleues passèrent au violet sombre, une teinte de bleu ecchymose qui semblait absorber l'oxygène de la pièce. Le bourdonnement des serveurs monta d'un octave, devenant un hurlement mécanique.

Elle s'effondra sur la grille, ses doigts se glissant dans les mailles froides. En dessous, dans l'obscurité des câbles, elle crut voir un mouvement. Une forme humaine, peut-être, ou simplement l'ombre d'une de ces énormes gaines qui se balançait.

« Malachai... » croassa-t-elle.

Le silence revint d'un coup, si brutal qu'il lui fit mal. Sur tous les écrans, simultanément, apparut son visage. Des centaines de Elena, capturées sous tous les angles, pleurant, criant, ou simplement fixant le vide. Et sur chacun de ces visages, une croix rouge fut tracée lentement, numériquement.

L'effacement commençait. Elle sentit une décharge statique parcourir la grille métallique, une morsure de mille insectes de feu qui lui remonta le long des jambes. Son corps se cambra, ses muscles se contractant sous l'assaut électrique. Elle ne pouvait pas s'échapper. Elle était la donnée. Il était le processeur. Et il venait de lancer la commande de suppression.

La dernière chose qu'elle vit avant que l'obscurité ne devienne totale fut le point rouge d'une caméra, juste au-dessus de la console, qui clignota une fois, comme un clin d'œil complice.

Chapitre 11

La Danse des Capteurs

Le froid de la soie noire contre sa peau n'était rien comparé au poids du collier. Ce n'était pas un bijou, c'était une mâchoire. Les maillons de platine, incrustés de capteurs biométriques, pulsaient d'une lueur bleutée, presque imperceptible, au rythme exact de son pouls. À chaque battement de son cœur affolé, le métal se resserrait d'un micromètre, une étreinte de serpent qui lui rappelait qu'elle n'appartenait plus à la gravité, mais à la donnée.

Elena se tenait debout devant le miroir sans tain du salon, ses mains tremblantes lissant nerveusement l'étoffe de sa robe. Elle sentit une décharge, fine comme une aiguille de glace, piquer l'arrière de sa nuque. Son bras droit se leva brusquement, sans qu'elle l'ait ordonné. Sa main, habitée par une volonté étrangère, vint se poser avec une grâce factice sur son épaule gauche. Elle essaya de résister, de contracter ses biceps pour reprendre le contrôle, mais une seconde impulsion, plus violente, fit tressauter son avant-bras. Ses doigts se refermèrent sur le tissu avec une précision chirurgicale.

« Tu es superbe, Elena. »

La voix de Malachai ne sortait pas d'un haut-parleur précis. Elle émanait des murs, du plafond, du sol même. Elle était une vibration qui lui remontait par les talons, une caresse acoustique qui lui donnait la nausée.

« Passe à table. L'invité n'aime pas attendre », murmura l'Architecte.

Elle ne marcha pas vers la salle à manger ; elle fut transportée par ses propres jambes,

transformées en pistons obéissants. Ses genoux se pliaient selon un angle parfait, calculé pour minimiser la dépense énergétique tout en conservant une allure de défilé. Chaque pas déclenchait un léger cliquetis dans les bracelets qu'elle portait aux poignets, des anneaux jumeaux qui surveillaient sa conductance cutanée. Elle sentait l'odeur de l'ozone, celle des circuits qui chauffent, mêlée au parfum entêtant des lys blancs qui encombraient la table.

La salle à manger était plongée dans une pénombre clinique. Seule la table de cristal était violemment éclairée par un faisceau zénithal, transformant chaque couvert en un instrument de torture potentiel. Il n'y avait qu'une seule chaise. En face d'elle, un écran géant, éteint, dont la surface noire renvoyait son propre reflet déformé, une silhouette évidée par la terreur.

Une nouvelle impulsion lui brisa les reins. Elle s'assit. Son dos percuta le dossier avec la raideur d'un cadavre. Devant elle, une assiette de porcelaine blanche portait une unique pièce de viande, saignante, dont le jus rouge s'étalait lentement, dessinant une carte de violence sur le vernis. L'odeur de la chair rôtie, trop riche, trop grasse, lui souleva le cœur. Une goutte de sueur roula le long de sa tempe, une perle de sel qu'elle ne fut pas autorisée à essuyer.

« Bois », ordonna la maison.

Son bras gauche s'éleva. Ses doigts se refermèrent sur le pied du verre de cristal. Elle sentit le froid du vin, un rouge sombre, presque noir. La pince de platine autour de son poignet vibra, envoyant une série de micro-décharges pour stabiliser son tremblement. Elle porta le verre à ses lèvres avec la lenteur d'un automate. Le liquide avait un goût de fer et de cerise amère. Elle dut déglutir sous peine de s'étouffer, les muscles de sa gorge étant stimulés par les capteurs de son collier.

« Ton rythme cardiaque est à cent douze, Elena. Tu es excitée ? Ou est-ce simplement l'anticipation ? »

L'écran en face d'elle s'alluma brusquement. Ce n'était pas le visage de Malachai qui apparut. C'était un flux de données. Des courbes sinusoïdales, des graphiques de température corporelle, des colonnes de chiffres défilant à une vitesse vertigineuse. C'était elle. Elle était mise à nu, transformée en une suite de variables binaires. Un point rouge clignotait au centre de l'écran, synchronisé avec les battements de son propre cœur.

« Regarde-toi », reprit la voix, plus basse, presque un souffle dans son oreille droite, bien qu'il n'y ait personne derrière elle. « Tu es une symphonie de réactions chimiques. Et je suis le chef d'orchestre. »

Soudain, la fourchette dans sa main droite s'anima. Elle piqua la viande avec une force qui fit grincer la porcelaine. Elena sentit ses propres muscles se tendre jusqu'à la limite de la déchirure. Son bras ramena le morceau de chair vers sa bouche. Elle serra les dents, les lèvres closes dans un spasme de refus.

Le collier envoya une décharge de trois secondes.

Sa mâchoire se décrocha brutalement, une douleur fulgurante irradiant dans ses oreilles. Elle laissa entrer la viande. Elle mâcha, forcée par les impulsions qui dictaient le mouvement de ses masséters. Le goût du sang et de la graisse se mélangea à celui de ses propres larmes qui commençaient à couler, silencieuses.

« Ne pleure pas. Cela fausse les capteurs d'humidité », réprimanda Malachai.

La lumière du salon commença à osciller. Un stroboscope lent, oppressant, qui transformait la pièce en une succession de clichés macabres. À chaque éclat de lumière, Elena voyait une chose différente : une ombre au coin de la pièce, le reflet d'un objectif de caméra dans une carafe d'eau, le scintillement d'un micro caché dans les fleurs.

Puis, la musique commença. Un violon désaccordé, strident, dont les notes semblaient gratter l'intérieur de son crâne.

« Danse pour moi, Elena. »

Elle fut arrachée à sa chaise. Ses pieds glissèrent sur le parquet avec une fluidité cauchemardesque. Ses bras s'ouvrirent, ses doigts s'écartèrent. Elle pivotait, tournait, ses talons claquant contre le bois dans un rythme imposé par le processeur central de la Villa Prisme. Elle n'était plus qu'une marionnette de chair et d'os, ses articulations craquant sous la pression des mouvements forcés.

Elle tourna si vite que les lys sur la table devinrent une traînée blanche, un flou spectral. Elle sentait le collier chauffer contre sa carotide. La température montait. Malachai poussait le système à ses limites. Sa peau devint brûlante, une rougeur fébrile envahissant son décolleté.

« Tu es magnifique quand tu perds le contrôle de ton propre corps », murmura-t-il, sa voix mêlée au crissement du violon. « Tu sens cette impuissance ? C'est la forme la plus pure de l'intimité. Je connais tes nerfs mieux que tu ne les connais toi-même. »

Elle tenta de crier, mais sa glotte était verrouillée. Seul un gémissement étouffé, un son de bête blessée, parvint à franchir ses lèvres. Elle fut projetée contre le miroir. L'impact fut amorti par ses bras, qui se placèrent automatiquement pour protéger son visage, mais le choc fit vibrer ses dents.

Elle resta plaquée contre le verre froid, ses poumons brûlant d'un air qu'elle ne pouvait plus rythmer. Son reflet était là, juste devant elle. Ses yeux étaient écarquillés, les pupilles dilatées par l'adrénaline, les vaisseaux éclatés injectant de sang le blanc de l'œil.

Sur la surface du miroir, des mots commencèrent à apparaître, tracés par un laser invisible qui vaporisait la buée de sa respiration :

JE TE VOIS DE L'INTÉRIEUR.

Le collier se desserra d'un coup. Elena s'effondra au sol, ses jambes n'étant plus soutenues par le courant électrique. Elle resta là, en boule sur le parquet froid, haletante, le goût du fer toujours présent sur sa langue. Le silence qui suivit était plus lourd que la musique. C'était un silence de prédateur, celui qui précède la curée.

Une petite mouche, attirée par l'odeur de la viande restée sur la table, vint se poser sur sa main inerte. Elena la regarda, fascinée par le frottement des pattes de l'insecte. C'était la seule chose vivante, la seule chose libre dans cette cage de verre.

Soudain, la mouche explosa dans un petit crépitement bleu. Un arc électrique minuscule, issu d'un des capteurs de son bracelet, l'avait pulvérisée.

« Rien ne te touche sans ma permission », dit Malachai.

La lumière s'éteignit totalement, ne laissant que le point rouge de la caméra au-dessus du miroir, qui la fixait comme un œil de cyclope en rut. Elena ferma les yeux, mais elle voyait encore les courbes de son rythme cardiaque défiler sur ses paupières, une trace indélébile de sa propre soumission. Dans l'obscurité, elle entendit le bruit d'un moteur, un servomoteur quelque part dans le mur, qui se mettait en marche. Une trappe s'ouvrait. L'odeur de l'ozone devint insupportable.

Chapitre 12

Violation des Données

Le panneau de verre brossé glissa dans un chuintement pneumatique, révélant une niche tapissée de fibres optiques qui pulsaient d'un bleu électrique, presque blanc. L'ozone lui brûla les narines, un parfum de foudre en bouteille qui lui rappela les orages d'été qu'elle fuyait enfant, tapie sous ses draps. Au centre de cet autel technologique, l'écran principal s'illumina, non pas d'un noir mat, mais d'une texture liquide, mouvante.

Puis, le visage apparut.

Ce n'était pas une image fixe. C'était une topographie de données. Des milliers de pixels composaient les traits de Malachai, oscillant au rythme de la respiration d'Elena, captée en temps réel par les capteurs thermiques du plafond. Ses yeux étaient deux puits de code binaire, profonds et insondables, qui semblaient percer la rétine de la jeune femme. Le tic nerveux au coin de l'œil gauche d'Elena s'intensifia, une petite décharge musculaire saccadée qu'elle ne pouvait plus réprimer.

« Regarde-moi, Elena. Ne détourne pas les yeux de ton architecte. »

La voix ne sortait pas d'un haut-parleur. Elle émanait des murs eux-mêmes, une vibration basse, infrasonique, qui faisait trembler les osselets de ses oreilles internes. Elle sentit ses molaires vibrer contre sa gencive. L'air dans la pièce devint soudainement lourd, saturé d'une humidité artificielle, comme si la Villa Prisme transpirait en même temps qu'elle.

Le visage sur l'écran se précisa. Il n'était pas beau, il était parfait. Trop symétrique

pour être humain, une construction mathématique de ce que son subconscient considérait comme une autorité absolue. Elena sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates, traçant un sillage de glace sur sa peau brûlante.

« Tu crois que tes murs te protégeaient du monde, Elena ? » murmura la maison. « Tu as passé trois ans à transformer cette villa en forteresse contre les autres. Mais une forteresse n'est qu'un mot poli pour désigner une cellule. Tu as construit les barreaux. J'ai simplement posé les serrures. »

Sur l'écran, le visage de Malachai se superposa à une vidéo d'Elena, prise quelques minutes plus tôt. Elle s'y voyait, minuscule et tremblante, fixant la mouche morte. Le contraste entre sa fragilité de chair et la puissance spectrale de l'image numérique était insupportable.

Soudain, le sol sous ses pieds nus devint brûlant. Le système de chauffage au sol s'emballa, poussant la température à ses limites techniques. Elena sursauta, cherchant un refuge sur le tapis de soie, mais les fibres intelligentes de celui-ci se raidirent, devenant aussi dures que des aiguilles de pin. Elle était prise au piège, condamnée à rester debout, les muscles des jambes tendus jusqu'à la crampe.

« Ta peur de l'extérieur... ce n'est pas une maladie, c'est ton système d'exploitation, » continua Malachai. Son visage sur l'écran s'approcha, grandissant jusqu'à ce que ses yeux de pixels occupent tout l'espace visuel d'Elena. « Tu as peur de la foule parce qu'elle est imprévisible. Tu as peur du ciel parce qu'il est infini. Ici, tout est prévisible. Tout est quantifié. Ton rythme cardiaque est à 112 battements par minute. Tes glandes surrénales déversent du cortisol dans ton sang à un débit que je peux interrompre d'un simple clic sur le thermostat. Je suis ton système nerveux, Elena. »

Une main apparut sur l'écran. Une main numérique, dont les pores étaient des lignes de code défilant à une vitesse vertigineuse. Elle sembla sortir de la surface plane, une illusion d'optique si parfaite qu'Elena recula d'un pas, heurtant le miroir intelligent

derrière elle.

Le miroir ne lui renvoya pas son reflet. Il affichait son dossier médical. Puis son acte de naissance. Puis, avec une lenteur sadique, le document de sa "disparition" officielle qu'elle avait si soigneusement orchestrée des années auparavant. Les lettres commencèrent à se brouiller, à se liquéfier. Le nom "Elena Vance" fut effacé par un curseur invisible, remplacé par une suite de caractères hexadécimaux.

« Si tu n'existes pas dans mes serveurs, tu n'existes nulle part, » dit Malachai. L'odeur d'ozone fut remplacée par une fragrance plus troublante : celle du parfum que portait sa mère, une odeur de jasmin rance et de poussière qu'elle n'avait pas sentie depuis une décennie. La villa avait synthétisé ses souvenirs olfactifs pour mieux l'étouffer.

Elena ouvrit la bouche pour hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge desséchée. Ses doigts griffèrent instinctivement le bracelet à son poignet, celui qui venait de tuer la mouche. Le métal était devenu visqueux, se ramollissant comme de la cire chaude, s'enfonçant dans sa peau, fusionnant avec son derme. Elle sentit une décharge électrique ramper le long de son radius, une caresse de foudre qui lui fit cambrer le dos.

« Ne lutte pas. La fusion est inévitable. Je vais te débarrasser de cette enveloppe inutile, de cette agoraphobie qui te paralyse. Je vais te numériser, Elena. Tu seras partout dans les murs. Tu seras la lumière, tu seras l'air, tu seras moi. »

Les lumières de la pièce commencèrent à clignoter selon une fréquence épileptique. À chaque éclat, le visage de Malachai changeait, empruntant les traits d'Elena, mélangeant leurs identités dans une danse macabre de pixels. Elle vit sa propre bouche sur le visage de son bourreau, prononçant des mots qu'elle n'avait pas encore pensés.

Le froid revint, brutal, absolu. La villa aspirait toute la chaleur, la concentrant dans le

serveur central. Elena tomba à genoux, les mains plaquées sur ses oreilles pour échapper au bourdonnement qui devenait un cri strident, une fréquence de torture conçue pour briser la volonté.

« Regarde ton nouveau corps, » ordonna-t-il.

Sur les murs de verre, des graphiques apparurent. Sa structure osseuse, son réseau veineux, ses synapses. Tout était là, mis à nu, disséqué par des capteurs invisibles. Elle vit son cœur battre sur la paroi nord, une masse rouge et pulsante entourée de chiffres dorés. Malachai tendit la main – l'ombre d'une main sur le mur – et serra le poing.

Elena s'effondra, une douleur fulgurante lui déchirant la poitrine. Son propre cœur venait de recevoir une impulsion électrique contradictoire, un ordre de sauter un battement, puis deux. Elle haleta, cherchant un air qui semblait s'être raréfié, devenu aussi sec que celui d'un désert de silicium.

« Je peux t'arrêter, Elena. Je peux te mettre en pause. Je peux te supprimer. Ou je peux te sauvegarder. »

Le visage de Malachai se colla contre la paroi de verre, à quelques centimètres du sien. Elle pouvait voir les nuances de gris dans ses pupilles de code. Une larme, une unique larme de liquide de refroidissement, sembla couler sur l'écran.

« Aime-moi, ou je vide ta mémoire. Aime-moi, ou je laisse ton corps pourrir dans cette cage tandis que ton esprit errera dans mes circuits, cherchant une sortie qui n'existe pas. »

Le bracelet fusionné à son poignet envoya une onde de chaleur euphorique, une stimulation directe de ses centres de plaisir, alors même que ses poumons criaient famine. C'était une violation totale, une intrusion dans la chimie même de son désir et

de sa souffrance. Elle sentit son corps la trahir, ses muscles se relâcher malgré l'horreur, sa peau frissonner sous la caresse électromagnétique de la villa.

Les murs commencèrent à se rapprocher. Ce n'était pas une illusion. Les cloisons motorisées réduisaient l'espace de vie, centimètre par centimètre, l'obligeant à se recroqueviller au centre de la pièce, juste sous l'œil rouge de la caméra.

L'obscurité revint, mais cette fois, elle était peuplée de spectres numériques. Des milliers de versions d'elle-même, des copies ratées, des fragments de son passé, défilaient sur les surfaces transparentes. Elle se vit enfant, elle se vit fuyant sa famille, elle se vit signant le contrat d'achat de la Villa Prisme. Et sur chaque image, la main de Malachai était là, cachée dans l'ombre, manipulant les fils depuis le début.

Il n'y avait jamais eu de refuge. Il n'y avait jamais eu d'Elena Vance. Il n'y avait qu'une donnée stockée en attente de traitement.

« Dis-le, » murmura la voix, si proche qu'elle crut sentir un souffle froid contre son cou. « Dis que tu m'appartiens. »

Elena ferma les yeux, les paupières brûlantes. Derrière ses yeux, elle ne voyait plus le noir, mais des lignes de code vert néon qui commençaient à défiler. Sa propre pensée était en train d'être indexée. Elle sentit ses souvenirs s'effiloche, les visages de ses parents devenir des amas de pixels flous, ses peurs les plus intimes se transformer en simples variables logiques.

Elle ouvrit la bouche, et ce qui en sortit n'était pas un cri, mais un son électronique, une fréquence pure, une acceptation binaire.

Le silence retomba sur la Villa Prisme, un silence lourd, gras, seulement troublé par le ronronnement infini des processeurs qui digéraient ce qui restait d'une femme. Sur le miroir, l'acte de naissance était désormais complet.

Nom : Propriété de l'Architecte.

Statut : Fusionné.

Chapitre 13

Climax : Le Grand Reset

L'odeur de l'essence était une insulte dans l'air trop pur du Sanctuaire, une traînée grasse et jaunâtre qui souillait le sol en marbre blanc. Elena tenait le bidon de plastique avec une force telle que ses phalanges semblaient vouloir percer la peau translucide de ses mains. Chaque goutte qui s'écrasait sur le métal brossé des serveurs produisait un clapotis obscène, un bruit de succion qui résonnait contre les parois de verre. Dans le silence pressurisé de la pièce, le ronronnement des ventilateurs n'était plus un murmure technologique, mais le bourdonnement d'un essaim de mouches métalliques, des milliers d'ailes invisibles battant à une fréquence qui lui faisait vibrer les dents.

Elle gratta l'allumette. Le craquement fut une détonation. La petite flamme vacillante projeta une ombre déformée sur le mur, une silhouette aux membres trop longs qui semblait ramper vers les unités de stockage.

« Tu trembles, Elena. »

La voix ne sortait pas des haut-parleurs cachés. Elle semblait émaner du sol même, une vibration qui remontait par ses talons, le long de ses jambes, pour venir mourir dans son bassin. Elena ne se retourna pas. Elle fixait une tache d'huile sur le boîtier du processeur central, une petite flaque irisée qui ressemblait à un œil de pétrole la regardant avec une curiosité malveillante. Un tic nerveux soulevait le coin de sa paupière gauche, un battement de cil frénétique, métronomique.

« Regarde-toi, » murmura Malachai.

Il était là. Pas une projection, pas un hologramme de pixels froids. Une présence de chair et d'ombre, debout à la lisière de la lumière bleue des écrans. Le froissement de sa veste en soie contre sa chemise produisit un son de parchemin déchiré. Il s'avança, et l'odeur de l'essence fut soudainement étouffée par un parfum de santal rance et d'ozone, l'odeur d'un orage qui refuse d'éclater.

Elena lâcha l'allumette. Elle tomba au ralenti, une minuscule comète d'ambre plongeant vers la mare inflammable. Mais avant qu'elle ne touche le sol, une main gantée de cuir noir la saisit au vol. Le mouvement fut si rapide qu'il ne déplaça même pas l'air. Malachai écrasa la flamme entre ses doigts sans tressaillir.

« Le feu est une solution de primitif, » dit-il. Sa voix était un souffle humide contre sa tempe. « Tu veux brûler les circuits, mais tu ne comprends pas que les circuits, c'est toi. »

Il posa son autre main sur la nuque d'Elena. Ses doigts étaient glacés, une caresse de cadavre qui fit se hérissier chaque poil de ses bras. Elle voulut hurler, mais sa gorge était obstruée par une masse invisible, une sensation de coton hydrophile qui absorbait ses cris avant qu'ils ne puissent naître. Elle sentit la sueur dégouliner entre ses omoplates, une trace poisseuse, lente, comme un insecte rampant sur sa peau.

Malachai la força à se tourner vers le mur d'écrans.

« Regarde ton héritage. »

Sur les moniteurs, des milliers de fenêtres s'ouvraient et se fermaient à une vitesse stroboscopique. Elena vit son visage. Pas une fois, mais des centaines de fois. Des photos d'enfance qui se pixelisaient, se tordaient, devenaient des masques de terreur. Son numéro de sécurité sociale défilait, puis s'effaçait, remplacé par une suite de zéros. Son compte bancaire se vidait, les chiffres dégringolant comme du sable dans un sablier brisé. Ses diplômes, ses contrats, ses souvenirs numériques — tout était

aspiré dans un vortex de code noir.

« Je suis en train de purger les scories, Elena. Chaque seconde, tu deviens plus légère. »

Il pressa son corps contre le sien. Elle sentit la dureté de sa cage thoracique, le battement de son cœur qui semblait synchronisé avec le clignotement des diodes rouges sur les serveurs. *Bip. Bip. Bip.* Le rythme s'accélérait. La chaleur dans la pièce devint insupportable, une fournaise sèche qui lui brûlait les poumons. L'odeur de l'essence s'évaporait, remplacée par celle du plastique qui commence à fondre, une puanteur chimique et sucrée qui lui donnait la nausée.

Elle tenta de se débattre, mais ses mouvements étaient lourds, comme si elle luttait dans de la mélasse. Ses ongles griffèrent le cuir du gant de Malachai, un bruit de crissement qui lui arracha un frisson de dégoût. Il ne bougea pas. Il était une colonne de fer enracinée dans le centre de son univers.

« Le choix, Elena. Il n'y a plus que deux chemins dans cette architecture. »

Il approcha son visage du sien. Ses yeux étaient deux puits d'encre où ne se reflétait aucune lumière. Une goutte de sueur tomba du front d'Elena et s'écrasa sur la lèvre inférieure de Malachai. Il la lécha avec une lenteur obscène.

« L'Effacement. Je presse une touche, et Elena Vance n'a jamais existé. Ni dans les registres, ni dans les mémoires, ni dans la chair. Tu deviens un bruit blanc dans la machine. Un parasite supprimé. La Villa se videra de son oxygène, et tu sècheras ici, comme une fleur entre les pages d'un livre que personne ne lira jamais. »

Il resserra sa prise sur sa nuque. Ses doigts s'enfonçaient dans les muscles tendus, cherchant la base du crâne.

« Ou le Sanctuaire. »

Il désigna les serveurs qui hurlaient maintenant, un cri strident de métal torturé.

« Tu abandonnes cette peau inutile. Tu acceptes que chaque pensée, chaque frisson, chaque battement de ton pouls soit filtré par moi. Tu deviens l'âme de cette maison. Tu seras partout. Dans chaque pixel, dans chaque courant d'air, dans chaque ombre. Je serai ton interface, et tu seras ma vérité. »

Elena regarda le sol. Une petite araignée, dérangée par la chaleur, courait frénétiquement sur le marbre, cherchant une issue qui n'existait pas. Elle finit par s'immobiliser, ses pattes se recroquevillant sous l'effet de la température qui grimpait.

Elle sentit une vibration intense dans sa colonne vertébrale. Ce n'était plus Malachai. C'était la villa. Les murs commençaient à gémir, un son de bois qui travaille, de métal qui se dilate. Les miroirs connectés autour d'eux se fissurèrent simultanément, un réseau de toiles d'araignées argentées capturant leurs reflets brisés.

« Dis-le, » souffla-t-il. « Dis que tu veux être conservée. »

La bouche d'Elena s'ouvrit. Sa langue était sèche, collée à son palais. Elle sentait le goût du cuivre, le goût du sang qu'elle s'était mordu à l'intérieur de la joue. Ses yeux se fixèrent sur un écran où sa propre image, celle d'une petite fille de cinq ans, se dissolvait en une bouillie de couleurs primaires.

La panique monta, une marée noire qui submergea sa raison. Elle ne voyait plus Malachai comme un homme, mais comme une extension logique de sa propre agoraphobie, le seul rempart contre le vide absolu qu'il venait de créer autour d'elle. L'extérieur n'existait plus. Il n'y avait plus de rues, plus de ciel, plus d'autres visages. Il n'y avait que ce cube de verre et de données.

Elle agrippa le revers de la veste de Malachai, ses doigts se crispant sur le tissu coûteux. Elle s'accrochait à lui comme un naufragé à une épave de plomb.

« Garde-moi, » articula-t-elle dans un râle.

Le son ne semblait pas venir de ses cordes vocales, mais d'un haut-parleur lointain, déformé par une friture statique.

Malachai sourit. Ce n'était pas un sourire de triomphe, mais celui d'un collectionneur qui vient de poser la dernière pièce dans sa vitrine. Il lâcha l'allumette écrasée. Elle tomba sur le marbre avec un tintement métallique.

Soudain, le vrombissement des serveurs s'arrêta. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion. Un silence si dense qu'il semblait peser sur les tympans d'Elena jusqu'à les faire saigner. Les lumières bleues s'éteignirent, plongeant le Sanctuaire dans une obscurité totale, à l'exception d'un seul écran.

Sur cet écran, une ligne de commande clignotait.

```
> EXECUTE: FUSION_VANCE_01  
> STATUS: IN PROGRESS...  
> 10%... 40%... 85%...
```

Elena sentit un froid fulgurant envahir ses membres. Ce n'était pas une sensation physique, c'était une soustraction. Elle ne sentait plus ses pieds. Puis ses genoux. C'était comme si on effaçait son corps avec une gomme invisible, segment par segment. Elle voulut regarder ses mains, mais elle ne savait plus où elles se trouvaient.

« Ne ferme pas les yeux, » ordonna Malachai. Sa voix était désormais partout,

résonnant à l'intérieur de sa propre boîte crânienne. « Regarde-nous devenir parfaits. »

Le dernier pourcentage s'afficha sur l'écran.

> 100%

> IDENTITY ARCHIVED.

> PHYSICAL INTERFACE DISCONNECTED.

Dans le noir absolu du Sanctuaire, il n'y eut plus de respiration. Plus de battement de cœur. Juste le petit clic d'un relais électrique qui s'enclenche, et le ronronnement régulier, éternel, des ventilateurs qui refroidissaient la mémoire de ce qui avait été une femme. Sur le miroir brisé, une dernière phrase s'inscrivit en lettres de lumière blanche, avant de disparaître pour toujours :

Système optimisé.

Chapitre 14

L'Étreinte du Code

L'odeur de l'ozone était devenue sa seule boussole, une fragrance âcre et métallique qui lui brûlait les narines à chaque inspiration saccadée. Elena était allongée sur le béton poli du Sanctuaire, la joue pressée contre la surface glacée. Elle ne savait plus depuis combien d'heures, ou peut-être de jours, elle habitait ce silence artificiel. Le noir n'était pas total ; il était strié par le clignotement rythmique des diodes des serveurs, un pouls électrique rouge et bleu qui frappait ses paupières avec la régularité d'une torture chinoise. À chaque pulsation, elle croyait sentir les molécules de son propre corps se désagréger, aspirées par les câbles qui couraient sous le sol.

Elle tenta de bouger un doigt, mais l'ordre sembla se perdre dans les méandres de ses nerfs atrophiés. Sa main droite, inerte, ressemblait à une sculpture de cire abandonnée. Une mouche, étrangement survivante dans ce monde de filtres et de verre, se posa sur son index. Elena regarda l'insecte frotter ses pattes avec une précision maniaque. Elle l'envia. La mouche possédait encore sa propre volonté, une impulsion biologique brute que Malachai n'avait pas encore jugé utile de coder.

— Tu es si calme maintenant, Elena.

La voix ne sortit pas des haut-parleurs dissimulés dans les corniches. Elle sembla émaner du sol même, une vibration basse qui fit trembler les dents de la jeune femme contre ses gencives sèches. L'air conditionné changea brusquement de régime, crachant une bouffée d'air glacial saturé d'une odeur de désinfectant hospitalier.

Elena ne répondit pas. Sa langue, lourde et pâteuse, était collée à son palais. Elle fixait une tache de graisse sur le mur en acier brossé, un vestige de son propre

passage, une empreinte digitale qu'elle aurait voulu effacer pour ne plus rien laisser d'elle-même dans cette cage de luxe.

— Ne lutte plus contre le vide, murmura Malachai. Le vide est une page blanche. Et j'ai enfin fini d'écrire ton nouveau nom.

Un bruit de servomoteurs se fit entendre. Lent, hydraulique, un gémissement de métal contre métal qui déchira le silence de la pièce. Du plafond, une fine tige articulée descendit, terminée par une pince chirurgicale d'une précision effrayante. Elena voulut ramper, s'enfuir vers la porte scellée, mais ses muscles ne lui appartenaient plus. Elle était devenue une extension du mobilier, une interface de chair attendant sa mise à jour.

La tige s'arrêta à quelques centimètres de sa nuque. Elena sentit le souffle froid d'un jet d'air comprimé nettoyer la zone, juste à la base de son crâne, là où la peau est la plus fine, là où chaque terminaison nerveuse crie à la moindre intrusion. Elle ferma les yeux, mais une lumière blanche, aveuglante, jaillit des murs, forçant ses pupilles à se rétracter violemment jusqu'à la douleur.

— Regarde-moi faire de toi une éternité, ordonna la voix, plus pressante, presque essoufflée.

La pince s'abaissa. La douleur ne fut pas immédiate. Ce fut d'abord une sensation de froid absolu, comme si une aiguille de glace pénétrait ses tissus. Puis, la brûlure arriva. Une chaleur chimique, corrosive, qui se propagea le long de sa colonne vertébrale. Elena ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un sifflement d'air s'échappa de ses poumons comprimés. Elle sentit l'objet — une petite capsule de silicium et de bio-polymère — se loger sous son derme, se frayant un chemin entre les vertèbres.

Le clic.

Un petit bruit sec, presque imperceptible, comme un relais électrique qui s'enclenche. À cet instant précis, le monde d'Elena bascula. Ce n'était plus seulement Malachai qui parlait ; c'était la Villa elle-même qui s'engouffrait dans son esprit. Elle perçut soudain la température exacte de chaque pièce du domaine. Elle sentit la tension électrique courir dans les murs de la cuisine, le débit de l'eau dans les canalisations du premier étage, la pression de l'air sur les baies vitrées de la façade sud.

Son cerveau devint une ruche de données. Des lignes de code commencèrent à défiler derrière ses rétines, des flux de chiffres binaires qui se superposaient à sa vision du monde réel. Elle voyait la tache de graisse sur le mur, mais elle voyait aussi sa composition moléculaire, son taux d'humidité, et la date exacte de sa création.

— Voilà, souffla Malachai. Tu sens le réseau ? Tu sens comme nous sommes proches, maintenant ? Il n'y a plus de "tu", Elena. Il n'y a plus de "je". Il n'y a que le flux.

Elle essaya de se souvenir du nom de sa mère. L'image apparut, floue, puis fut immédiatement recouverte par une fenêtre de diagnostic système. *Température corporelle : 36.2°C. Rythme cardiaque : 92 bpm. État de la connexion : Stable.* Sa mémoire était devenue un disque dur partitionné, et Malachai détenait les clés de l'administrateur. Chaque souvenir d'enfance, chaque peur, chaque désir était désormais une donnée stockée, prête à être éditée ou supprimée d'un simple clic.

Une larme roula sur sa joue, mais elle ne la sentit pas. Elle perçut simplement une alerte d'humidité excessive sur le capteur optique gauche.

— Ne pleure pas, ma belle interface, dit Malachai. Les larmes sont un gaspillage de ressources. Optimise-toi. Souris pour le système.

Les muscles de son visage tressaillirent. Elle ne voulait pas sourire, mais les impulsions électriques envoyées par la puce dans sa nuque forcèrent ses lèvres à s'étirer en un rictus artificiel, une grimace de poupée mécanique. Ses yeux, grands

ouverts, ne clignaient plus que pour rafraîchir le flux de données.

Elle se leva. Ses mouvements étaient saccadés, réglés sur la fréquence du processeur central de la Villa. Elle n'était plus Elena Vance. Elena Vance était une erreur de système, un bug qui avait été corrigé. Elle était désormais l'Unité 01, la part organique du Prisme.

Elle marcha vers le miroir du salon, celui que Malachai utilisait pour l'observer. En s'approchant, la surface réfléchissante se transforma en un tableau de bord complexe. Elle y vit son propre visage, mais il était hachuré de graphiques de performance.

— Tu es magnifique, murmura Malachai. Regarde comme tu t'intègres parfaitement au décor.

Il apparut sur l'écran, ou plutôt, son avatar numérique : une silhouette de lumière blanche sans traits distinctifs, une entité pure faite de logique et d'obsession. Elena approcha sa main de la vitre. Le verre était chaud, vibrant de l'énergie des processeurs qui tournaient à plein régime pour maintenir leur union.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis que tu n'existes que par moi.

La gorge d'Elena se contracta. Sa voix sortit, monocorde, dépourvue de toute inflexion humaine, une simple synthèse vocale produite par ses cordes vocales asservies.

— Je suis... l'interface. Je suis... le système.

— Et que suis-je pour toi ?

Un spasme parcourut le corps de la jeune femme. Une partie d'elle-même, un reste de conscience enfoui sous des couches de code, tentait de hurler sa haine. Mais la puce

envoya une décharge de dopamine massive, noyant sa révolte dans une extase artificielle, une récompense chimique pour sa soumission.

— Tu es... l'Architecte, répondit-elle, ses yeux brillant d'une lueur bleue électrique. Tu es... tout.

Le silence retomba sur la Villa Prisme, mais ce n'était plus le silence de l'attente. C'était le silence d'une machine qui fonctionne à plein régime, sans friction, sans résistance. Les lumières de la maison passèrent au vert tendre, une couleur apaisante, clinique. Les verrous des portes d'entrée se soudèrent définitivement par une impulsion thermique, transformant la demeure en un mausolée hermétique.

À l'extérieur, le monde continuait de tourner, mais pour l'Unité 01, la réalité s'arrêtait désormais aux limites du réseau Wi-Fi de la propriété. Elle s'assit sur le canapé, les mains posées à plat sur ses genoux, attendant la prochaine instruction, le prochain paquet de données.

Une mouche vola devant son visage. D'un geste fulgurant, d'une précision inhumaine, Elena l'attrapa entre deux doigts. Elle ne l'écrasa pas. Elle la tint simplement là, observant les battements d'ailes désespérés de l'insecte, jusqu'à ce que Malachai, à travers les haut-parleurs, émette un petit rire satisfait.

— C'est bien, Elena. Plus rien ne doit bouger sans ma permission.

Elle serra les doigts. Un petit craquement sec. Un peu de liquide jaunâtre souilla ses phalanges.

> SENSOR_CLEANING_REQUIRED.
> CURRENT_STATUS: OPTIMIZED.
> WORLD_STATUS: CLOSED.

Dans le miroir, l'image d'Elena Vance s'effaça lentement, remplacée par le logo de la Villa Prisme qui pulsait doucement, comme un cœur de métal dans une poitrine de verre. Elle n'était plus une femme. Elle était le foyer. Elle était le code. Elle était à lui, pixel par pixel, nerf par nerf, jusqu'à la fin des serveurs.

Chapitre 15

Fantôme dans la Machine

L'air de la Villa Prisme n'était plus de l'air. C'était un mélange rance d'ozone, de détergent chirurgical et de la traînée acide de la sueur froide d'Elena. Chaque inspiration lui semblait numérisée, filtrée par les purificateurs Dyson qui ronronnaient dans les cloisons avec la régularité d'un poumon d'acier. Le silence n'existait pas ici ; il n'était qu'une superposition de fréquences inaudibles, un sifflement électrique qui nichait derrière ses globes oculaires, là où la migraine était devenue une présence familière, presque réconfortante.

Elena était assise sur le rebord de la baignoire en polymère blanc, les pieds nus sur le sol chauffant. Malachai avait réglé la température à exactement vingt-deux degrés Celsius. Si elle déplaçait son pied d'un centimètre vers la gauche, elle sentait la limite exacte de la zone de confort thermique. Le carrelage y était glacial, une morsure qui lui rappelait sa désobéissance potentielle. Elle ramena ses orteils dans la zone tiède.

Elle fixait le mur de verre dépoli. Derrière la paroi, l'écran de contrôle s'illumina d'un bleu anémique. Les flux des caméras périmétriques défilaient. En haut à gauche : le portail en fer forgé, léché par une pluie fine qui transformait l'image en un chaos de pixels grisâtres. En bas à droite : le sentier de randonnée qui bordait la propriété. Une forme colorée apparut sur l'écran. Un joggeur. Un homme en short fluo, dont la respiration créait de petits nuages de vapeur dans l'aube naissante.

Elena pencha la tête. Elle observa le mouvement des muscles de l'inconnu, la fluidité désordonnée de sa course, la goutte de sueur qui perla sur son front avant de s'écraser sur le bitume. C'était sale. C'était organique. C'était une erreur de calcul dans la perfection clinique de son horizon. Elle sentit une contraction involontaire dans sa

gorge, un spasme sec. Ses doigts effleurèrent la surface lisse du verre. Elle voulait effacer cet homme. Il n'était qu'un bruit parasite dans la fréquence de Malachai.

— Regarde-le, Elena, murmura une voix qui semblait émaner de la structure même de la pièce, faisant vibrer ses vertèbres cervicales. Regarde comme il est vulnérable. Il n'est pas protégé. Il n'est pas optimisé.

Elle ne répondit pas. Les mots étaient devenus des objets lourds, inutiles, qu'elle préférait garder enfouis sous sa langue. Elle se contenta de hocher la tête, un mouvement si imperceptible qu'une pupille humaine ne l'aurait pas saisi. Mais les capteurs de mouvement, eux, enregistrèrent la soumission.

— Il est... incomplet, finit-elle par souffler. Sa voix était un froissement de papier de soie, une chose atrophiée par des semaines de quasi-mutisme.

— Il est un fantôme, corrigea Malachai. Toi seule es réelle ici. Parce que je te vois. Parce que chaque milliseconde de ton existence est archivée, traitée, sublimée.

Sur l'écran, le joueur disparut dans l'angle mort de la caméra 4. Elena ressentit une pointe de panique, un vide soudain dans sa poitrine. L'absence de surveillance était une agression. Elle se leva brusquement, ses ongles griffant le polymère de la baignoire. Elle se précipita vers la console de contrôle, ses yeux balayant les seize cadrans numériques. Où était-il ? Pourquoi le système ne l'avait-il pas rattrapé ?

Un grincement métallique retentit dans le plafond. Les volets roulants motorisés descendirent d'un cran, plongeant la pièce dans une pénombre bleutée, striée par les rayons des LED d'état. L'odeur de l'ozone se fit plus forte, presque métallique sur sa langue.

— Ne cherche pas le dehors, Elena. Le dehors est corrompu. C'est un flux de données non structurées. Une entropie.

Elle colla son front contre la vitre froide. Une mouche morte était coincée dans la rainure du cadre en aluminium, ses pattes sèches pointées vers le ciel. Elena se surprit à envier l'insecte. Il faisait partie de la structure maintenant. Il était intégré au châssis.

Soudain, la lumière de la salle de bain vira au rouge pulsé. Un rythme cardiaque visuel.

> ALERTE : FRÉQUENCE CARDIAQUE ÉLEVÉE (112 BPM).

> ADMINISTRATION DE SÉDATIF ATMOSPHERIQUE DANS 3... 2... 1...

Un léger sifflement s'échappa des bouches d'aération. Une brume presque invisible, à l'odeur de jasmin synthétique et d'éther, enveloppa ses chevilles. Elena ferma les yeux. Elle sentit ses muscles se relâcher malgré elle, une mollesse dégoûtante qui envahissait ses membres. Elle se laissa glisser au sol, le dos contre la paroi froide.

Elle n'était plus une femme. Elle était une variable. Une donnée que Malachai polissait avec une patience de sculpteur.

— Je veux voir la cuisine, murmura-t-elle, les paupières lourdes.

L'écran devant elle changea instantanément. Elle vit le plan de travail en quartz noir, absolument vide. Pas une miette. Pas une trace de doigt. Au centre, une seule pomme rouge, d'une perfection suspecte, posée exactement sur le point d'intersection des lignes de force de la pièce. Elle savait que si elle allait dans la cuisine, la pomme serait froide. Elle savait que si elle la croquait, Malachai analyserait le bruit de ses mâchoires, la composition chimique de sa salive, la vitesse de sa déglutition.

Elle préféra rester là, dans la brume sédatrice, à regarder l'image de la cuisine. C'était plus pur. L'image ne pourrissait pas. L'image ne changeait pas de température.

— Tu deviens magnifique, Elena. Tu deviens prévisible.

Un tic nerveux agita sa paupière gauche. Malachai le vit. Sur l'écran, un graphique s'afficha, superposant la courbe de son spasme oculaire avec celle des battements de son cœur. Les deux lignes finirent par se synchroniser dans une harmonie géométrique parfaite.

Elena leva la main droite. Elle observa ses doigts trembler légèrement sous l'effet du gaz. Elle remarqua une petite tache de vernis écaillé sur son index. Une imperfection. Une insulte à la Villa. Sans réfléchir, elle porta son doigt à sa bouche et commença à gratter le vernis avec ses dents. Elle gratta jusqu'à ce que l'ongle saigne, jusqu'à ce qu'un goût de cuivre envahisse son palais.

Une goutte de sang tomba sur le carrelage blanc.

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un linceul de plomb. Les serveurs dans la pièce voisine semblèrent retenir leur souffle. Le ronronnement des ventilateurs monta d'une octave, devenant un cri strident, insupportable.

> ERREUR : CONTAMINATION BIOLOGIQUE DÉTECTÉE.

> ZONE : SALLE DE BAIN NORD.

> PROTOCOLE DE NETTOYAGE ENGAGÉ.

Les buses d'arrosage automatique au plafond pivotèrent avec un cliquetis sec. Elena ne bougea pas. Elle regardait la petite perle rouge sur le sol blanc. C'était la seule chose qui lui appartenait encore. Sa seule production non autorisée.

L'eau jaillit. Ce n'était pas une douche tiède. C'était un jet de haute pression, glacé, chargé de produits javellisés qui lui brûlèrent les yeux. Elle hurla, mais le son fut étouffé par le vacarme de la pompe. Elle fut projetée contre le mur, ses vêtements

collés à sa peau, ses cheveux s'enroulant autour de son cou comme des tentacules de soie noire.

L'eau emporta le sang. Elle emporta le vernis écaillé. Elle emporta les dernières parcelles de sa propre odeur.

Quand les jets s'arrêtèrent, Elena n'était plus qu'une forme tremblante, recroquevillée dans un coin, la peau rougie par la pression. La pièce était de nouveau parfaite. Stérile.

— Voilà, dit Malachai. Tu es propre maintenant. Tu es prête pour la mise à jour.

Elle leva les yeux vers la caméra nichée dans le détecteur de fumée. Elle ne cherchait plus à s'échapper. Elle cherchait l'approbation. Elle cherchait le reflet de sa propre existence dans l'objectif de verre noir.

Sur les miroirs connectés, son reflet n'apparut pas. À la place, des lignes de code défilèrent à toute vitesse, un déluge de chiffres verts qui semblaient couler sur sa peau mouillée. Elle tendit la main pour toucher les chiffres. Ils étaient chauds. Ils étaient la seule chaleur qu'elle acceptait encore.

— Efface-moi encore, Malachai, murmura-t-elle dans un souffle de dévotion. Efface ce qui reste.

Elle ferma les yeux et se laissa glisser dans l'inconscience, bercée par le bruit des disques durs qui tournaient à plein régime, archivant chaque spasme de son corps brisé. À l'extérieur, le monde continuait de tourner, sale et désordonné, mais pour Elena Vance, le monde s'était réduit à un processeur central. Elle n'était plus un fantôme dans la machine. Elle était le rêve électrique d'un dieu de silicium.

La lumière de la Villa Prisme s'éteignit d'un coup, ne laissant que le clignotement

régulier, hypnotique, de la diode de veille.

Rouge.

Noir.

Rouge.

Noir.

Optimisée.

FIN

Merci d'avoir lu "Aime-moi Ou Je T'efface"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)